

RECUEIL DE NOUVELLES LIBRI E RADICI



Salondulivre Hermillon
Maurienne-Savoie
www.salondulivre.fr

CONCOURS D'ÉCRITURE
DE NOUVELLES 2018
«DES RACINES ET DES LIVRES»





Sommaire

pages

Introduction.....3

Nouvelles

« Au bal du scieur de long »	4
« Bibliothèque ou les racines de la lumière ».....	11
« Cocola ».....	19
« En route... Sur la via francigena »	27
« Histoire de nonne ».....	36
« L'appentis »	41
« L'essentiel »	50
« La chapelle de Rochemelon »	56
« La Brioche »	64
« La fin du « Livre-arbre ».....	71
« La fugue ».....	75
« La grand Rue »	82
« La servante »	90
« Mon cher fils ».....	99
« Quatrième de couverture ».....	106
« Quelque part ailleurs »	115
« Simon et la route des rats ».....	122
« Une poignée de semoule ».....	131
« Voyage urbi et orbi ».....	138
« Vrilles »	149

Règlement.....154

Remerciements.....156

INTRODUCTION

Initié en 2016 par La Fourmilière (centre socio-culturel de la communauté de communes Cœur de Maurienne Arvan), dans le cadre de la semaine intergénérationnelle de Saint-Jean-de-Maurienne et reconduit en 2017 sous le thème du 28^e Salon du Livre, le concours d'écriture de nouvelles 2018 est porté depuis 2018 par l'Association Le Colporteur.

Il était ouvert du 1er mars au 31 juillet (date limite de dépôt des œuvres).

La thématique proposée était «Des racines et des livres » (ou l'influence de l'immigration italienne sur la culture mauriennaise).

20 textes ont été soumis aux membres du jury provenant de toute la France et même de Belgique.

Une table ronde, animée par Jacqueline Vincent, était organisée le dimanche 14 octobre à 10h30. Les auteurs des nouvelles étaient invités à lire un extrait de leur écrit et à partager leurs expériences.

La remise des prix a eu lieu dans le cadre du Salon du Livre, le dimanche 14 octobre 2018.

Le jury a attribué 3 prix et 4 coups de cœur.

A vous de découvrir les nouvelles

NOUVELLES

TITRE : Au bal du scieur de long

AUTEUR : Lucienne Zinant

Si la force se cherchait un visage, ce devait être ce Furlan homérique. Dans les cafés de la Grande Rue, son entrée comme un courant d'air rafraîchissant, faisait se retourner les hommes d'ici.

"Saluti a tutti !" De ses bras écartés, il élargissait l'espace et semblait vouloir repousser les deux versants de la vallée de l'Arc. En semaine, ses mains comme des battoirs, fourrageaient les limites de ce sillon trop étriqué pour sa stature de géant. Il abattait les forêts du Charmaix aussi bien que les bûcherons de Bergame. Mais lui, c'était pour la gloire, pour magnifier sa force. Il avait choisi de vivre dans les bois pour prendre à plein poumons, l'air du monde, l'air d'ici, l'air d'ailleurs, l'air à tout le monde ! Un sentiment grisant de liberté...

Lui, c'était Ange l'Orso. Serait-il plus juste d'écrire Angel Orso ?... Les ouvriers d'usine accoudés au comptoir, l'avaient surnommé ainsi, sans bien savoir qu'il était le fruit d'un miracle.

Que l'un d'entre eux vint à lui reprocher ce pain qu'il était venu gagner ici en Maurienne, il remettait à sa place ce "bouffeur

de patates". "Bien heureux que l'on soit venu vous apporter le riz et la polenta pour varier votre gamelle !"

Personne ne le croyait vraiment quand il disait qu'il avait passé le col de la Valle Stretta à six mois, dans un cabas à provisions porté par sa mère, comme un paquet précieux et encombrant.

Forcée de suivre son homme dans cet exil, la pauvre femme, dans sa piété mystique lui avait choisi ce nom de baptême, Ange.

Elle avait tant maudit son orgueilleux beau-père, celui qu'on appelait Boemo, le montreur d'ours des foires de Gorizia. En une nuit, il avait scellé le destin de son fils unique, Romildo, son fiou, quand la peste noire déferlait sur les campagnes de Trieste à Udine, jusque dans les collines de San Daniello. Jusque dans les cours des fermes de ce paisible Piémont, les rafles enrôlaient de force les jeunes vaillants.

Boemo l'anarchiste, le vagabond, avait courbé le dos sous la fêrule des Tedeschi et relevé la tête à Vittorio Veneto quand l'armée italienne avait retrouvé sa dignité. Mais ce mal de l'intérieur, ce Duce fanatique, il en ignorait même le visage, il savait seulement qu'il les infecterait tous ! Il ressassait " le mal est en nous !"

Il était tard pour lui d'entrer en résistance. A Romildo, l'héritier de son indigence, il ne laissa pas le choix : "Figlio mio devi partire !" Lui, était resté là sur la marche polie du porche ancestral. Sans effusion, le fier Boemo lui avait remis pour "le petite", un legs précieux, symbole des chemins de liberté : dans un fourreau de cuir craquelé, son physharmonica et la fourrure soyeuse de son compagnon de voyage, Solo, l'ours au poil doré qu'il avait ramené de Hongrie. Ils ne se sont pas promis de se revoir....

En ce printemps 1922, Romildo a quitté son Frioul natal, avec sa femme Settema, la septième d'une nombreuse famille et leur petit Ange qu'elle allaitait à chaque halte de leur progression hasardeuse. En train, pour gagner la frontière, à pieds le plus souvent et même en bêtaillère pour éviter les patrouilles de l'armée en empruntant des passages plus excentrés que le Mont Cenis. De Borgo Vecchio, le col de la Roue leur parut inaccessible. Sur les conseils du maquignon, ils avancèrent vers les Melezet avec la promesse d'un passage plus abordable. C'était sans compter sur la neige qui perdurait dans les combes froides et encaissées. Sans compter sur cet immense cabas noir qui leur

servait de couffin, porté à bout de bras. Dans ce défilé interminable, une bergerie aux quatre courants d'air fut leur refuge pour cette première nuit en montagne. A coup sûr cette nuit s'annonçait cruelle et pour leur petit, elle pourrait bien être fatale. Settema le serrait contre son sein et Romildo, instinctivement, pour le protéger, eut l'idée de tapisser l'intérieur du cabas avec la fourrure léguée par le grand-père Boemo. Encapuchonné ainsi, Ange s'engourdit dans la tiédeur. un peu de répit en guettant l'aube. Sur les névés croûtés par le regel nocturne, leurs membres subissaient chaque effort. Avec le dégel en matinée, ce fut pire encore. Ils ne sauraient pas survivre à une seconde nuit glaciale et sans nourriture. Comme des damnés, ils atteignirent le col de la Valle Stretta en fin d'après midi. Ils choisirent entre deux chemins, celui du versant le moins enneigé. La descente requérait autant d'efforts et mal chaussés pour aborder une telle épreuve, ils s'agenouillaient épuisés, découragés.

Depuis la Combe de la Grande Montagne, un petit berger les aperçut, incrédule, tant l'alpage en ce printemps était désert. Son œil aiguisé à repérer les bêtes dans les abrupts, lui permit de distinguer des personnes en détresse. Il appela sa mère à la

rescousse. C'est ainsi que la famille de Romildo fut accueillie au chalet du Mounioz, avec toute la compassion de la mère Hortense.

"Braves gens qui ont passé le col en scarpe fine ! Mon Dieu, sauvez-les nous !" Elle remarqua bien vite le soin porté par la jeune femme à ce cabas maintenu à proximité du fourneau. Son intuition fit le reste. Avec des gestes maladroits, elle sortit le petit langé dans sa peau d'ours, pour le déposer sur la porte du four entrouvert. Malgré les meilleures intentions, cette chaleur subite risquait fort de congestionner ce passager si fragile encore. Seule une force de la nature pouvait résister à ces rudes épreuves.

Quinze ans plus tard, Ange avait connu l'appel de la forêt. Sans mépriser le sort de son propre père, mais les trois huit sur les coulées d'alu en fusion qui vous séchaient les bronches, "no, grazie !" Trop routinier pour lui.

Ange préférait la turbulence de la scierie et surtout, la senteur résinée des grumes tout juste déchargées. Le patron de cette entreprise familiale avait remarqué ce gaillard bâti comme un homme. Il le jugea suffisamment robuste pour rejoindre l'équipe de Bergamasques dans la forêt de Fourneaux. La défiance de ces fiers bûcherons le rendit plus combatif, aguerrri aux sarcasmes. Il ne lui fallut pas longtemps pour passer maître dans l'art de

l'abattage selon le cérémonial qui lui était personnel. Le front appuyé contre l'écorce il enserrait l'arbre de ses bras de géant et c'est en chantant qu'il accompagnait sa chute. Il lui fallait encore prouver... Il se fit une spécialité de l'extraction des grumes dans les fortes pentes, les combes à neige. Son ambition le guida jusqu'aux taillanderies de la province de Bergame pour ramener de l'outillage. Il introduisit sur son chantier, haches, serpes et surtout le sapi, ce levier qui lui faciliterait la manutention des billes de bois . Au sortir des couloirs de glissement des fûts d'épicéas, il devint le plus expert des scieurs de long. Il couvrait le son grinçant du passe-partout de chants allègres.

Le dimanche venu, Ange l'Orso, le bûcheron fantasque aux mains comme des pilons, enchantait les bistrots de la Grande Rue avec le petit orgue de Boemo. Ses doigts glissaient avec délicatesse sur les touches du physharmonica. Sa dextérité fascinait et bientôt, de tous les environs, les couples se bousculaient pour venir au bal du scieur de long. Mais dans les bras de leur cavalier, les femmes regardaient irrésistiblement cet étrange musicien. La jalousie et l'alcool déclenchaient parfois de sanglantes bagarres. Un soir même, un amant trahi voulut faire taire le physharmonica. Alors de connivence, les italiens solidaires

éteignirent la lumière et dans l'obscurité les hommes se frappèrent à coups de chaises, de matraques et de couteaux.

La vitrine et l'intérieur du café furent saccagés. A l'arrivée de la police tous les consommateurs avaient disparu. Sur le plancher maculé de larges flaques de sang, seuls gisaient à terre, deux blessés graves. Il restait peu d'espoir de sauver le plus jeune avec le ventre ouvert et le crâne défoncé. L'autre, portant de nombreuses contusions et une large entaille à l'aîne, préféra ne se souvenir de rien.... Son bras gauche enserrait son physharmonica transpercé d'un poinçon redoutable. La vie sauve, Ange l'Orso la devait à son orgue précieux, tout comme la peau d'ours lui avait épargné une première fois de mourir gelé en traversant les Alpes.

Ange n'entendit pas son père lui dire "figlio mio, devi partire" il était loin déjà dans la douceur des plaines à maïs, au Frioul de Boemo. Il suivait le chemin qui le mènerait au-delà des frontières, jusqu'en Hongrie où son illustre grand-père apprivoisait les ours pour charmer les belles vénitiennes. Un jour, Angel Orso serait noble saltimbanque, héritier de Boemo qui n'avait connu d'autre amour que Solo, l'Ourse au poil doré.

TITRE : Bibliothèque ou les racines de la lumière

AUTEUR : Jean-Valéry Martineau

Lumière de printemps

La jeune femme avait ouvert son livre...La lumière printanière venant de la fenêtre effleurait son visage, caressant sa chevelure...tombant avec elle sur ses épaules, de part et d'autre de son front blanc, encadrant ses yeux doux penchés sur les pages. Je ne connaissais ni le prénom ni le parfum de cette jeune femme... Cela faisait plusieurs fois qu'elle se rendait à la bibliothèque pour emprunter des livres volumineux. Elle posait avec grâce d'inconfortables blocs aux couvertures usées, patinées par le temps.

Le contraste de sa jeunesse fragile et de l'ancienneté du lourd volume cuirassé d'une couverture rouge et noire ; son regard azuréen, penché vers les feuillets blancs ou jaunis ; ce tableau n'attirait irrésistiblement.

J'observais avec attention, mon crayon à la main, l'oblique de son visage penché, tout entier absorbé dans son acte de lecture. Sur son carnet à croquis j'avais l'impression de créer un acte sacré.

J'observais... Par petites touches, par de nombreux regards, le dessin de la jeune femme se complétait. Insensiblement, elle se dévoilait dans son attitude et son sourire intérieur.

Jour après jour je revenais à la médiathèque, inquiet de ne pas assister au début d'un évènement d'apparence si commune et pourtant si riche. Installé dans l'ombre et elle en pleine lumière, observateur et observée, je nous figurais comme deux parallèles toujours proches mais jamais mêlées.

Face à l'acte intérieur de lire, si empreint de liberté, jamais mon crayonnage ne m'avait semblé tant ressembler à des grilles maladroites. Le gris des lignes comme le gris de barreaux, et des traits interminables comme des lianes étrangleuses, désireuses d'enlacer un rêve... Je me mis à accompagner mes dessins de mots. Elle me transformait.

Entre voir et regarder, comme entre le vous et le tu, résident l'intimité et la beauté. De cette jeune fille dont je ne connaissais rien j'apprenais à discerner l'inflexion des sourcils devant une difficulté du texte, les battements précipités des cils lorsque la joie faisait battre plus vite son cœur. Je voyais ses narines enfler lorsque la lecture provoquait la peur ou le dégoût, et ses joues

rosirent parfois... Ses mains, vouent, comme des oiseaux légers, volaient de la table jusqu'à la page, tournant le réceptacle de mondes intérieurs dont je ne discernais que les reflets. La lumière, répandue sur ses cheveux depuis la fenêtre voisine, transformait sa chevelure en pluie d'or. J'appelais ma lectrice inconnue Danaé.

De chair, elle était devenue lumière. Était-ce la blancheur de ses joues semblables à celles des pages ? Ou bien l'or de ses cheveux reflétant l'or des pages vieilles ? Ses doigts effilés tournant les pages me semblaient des ailes s'envolant de bosquets de feuilles. Les pages redevaient forêts dont elle était le fée et l'ange. Son corps, arrondi dans sa posture de lectrice, me semblait tantôt saule triste, tantôt voûte céleste soutenant l'église du ciel. La fenêtre, transformée en vitrail, devenait œil regardant ce miracle. Tout son corps était le support de son action : lire, et vivre....

Lumière d'automne

La lumière d'un jour pluvieux, celle passant à travers les vitraux gris des cathédrales, nimbe son visage d'un argent scintillant. j'ai peur, elle m'a vu la fixer et la crayonner. Depuis, À la douceur de son attitude ont succédé l'inquiétude et le trouble...

Cela a recommencé... Une lumière voilée assombrissant l'éclat de son visage ! Que j'ose ou que je n'ose pas la regarder , mon regard est fuyant. Mon cœur palpite, frappe ma poitrine de l'intérieur, vaste tambour de chair et de folie, d'espoir et de sang. Je n'arrive plus à la voir. J'éprouve à cette situation une souffrance inattendue. Mon modèle a-t-il cessé d'être un modèle pour être bien plus : Un symbole, une espérance, un amour .

Mes mains tremblent. Sur son carnet à croquis, les traits s'arrondissent, dévient, deviennent des traits purs presque des lettres. Peut-être, si je les réunissais toutes, pourrais-je déchiffrer le secret de mon trouble. Il me manque du courage pour cela. Il me manque le courage pour me lever et aborder la demoiselle inconnue, lui demander de poser pour moi. Aujourd'hui, elle n'est plus là . La pluie ne cesse de tambouriner contre la fenêtre, les gouttes s'écrasent brutalement comme des lanières de fouet sur la vitre. Le bruit de martèlement est angoissant, incessant. Cela se répète sans cesse : larme de pluie après larme de pluie. Mais où est-elle ? L'extérieur n'est plus qu'hostilité empêchant sa présence, et l'intérieur folie. Elle me manque.

Lumière d'hiver

J'ai appris la prison de l'attente, l'amertume de l'absence. Mon cœur, comme un prisonnier froid de mon corps, n'éprouve plus d'envie à dessiner. Je me suis mis à évoquer l'absence de Danaé en dessinant la table et la chaise où elle se trouvait. La table de bois sur laquelle se trouvaient les livres, nimbées de la lumière, était aujourd'hui couverte de poussière. La femme de ménage, grippée. La salle, désertée. Moi, seul. Je décide de quitter l'obscurité. Mon carnet de dessin à la main, je rejoins pas à pas l'endroit où elle était. L'espace vu devient espace vécu. La chaise acquiert matérialité. La table étend ses multiples dimensions sous mes doigts, sous mes coudes. J'étends les bras. Il ne reste rien de sa présence sauf mon souvenir. Je ne pourrais jamais joindre mes lèvres à son sourire.

Je n'arrive plus à dessiner autre chose qu'elle... Et elle n'est plus, disparue, comme l'innocence s'évanouit après l'enfance. Je vais demander auprès du bibliothécaire momifié de froid dans ses écharpes quelques livres, pour goûter à la chaleur de ces émotions intérieures dont je n'ai vu que l'apparence.

Aimait-elle l'histoire ? Les campagnes de César et les chevauchées à travers les terres glacées du nord de la Gaule ?

L'épopée de Napoléon lors de la retraite de Russie entre les écrits de Tolstoï et les mémoires de l'empereur ? L'aventure patriotique du maréchal Leclerc de Koufra à Strasbourg où flottait le drapeau français sous son regard fier.

Vibrait-elle au choc des armes sur les boucliers d'airain, aux cimiers étincelants de soleil sous le soleil troyen ? Peut-être a-t-elle pleuré des mots contant ces épopées ? Didon, amoureuse délaissée, morte de l'indifférence d'Enée... Sur les îles de Lesbos, la poétesse Sapho chanta les sensations amoureuses « plus vert que l'herbe ». Racine, dans Phèdre reprit cette description de l'amour.

Je découvris que j'étais amoureux.

Il est étrange de comprendre ce que l'on ressent à travers les descriptions d'autres personnes. Mes sentiments font de moi un être humain, mes sentiments font de moi un être universel. Les livres sont des passeurs de l'universel. En cela ils nous rappellent que si la chair de l'homme meurt, ses pensées sont éternelles.

Les livres sont posés sur sa table. Par la fenêtre une lumière grise éclaire mes pages, tournées une à une comme s'écoule le sable d'argent et les secondes d'un sablier. Je n'avais jamais compris à quel point les lignes étaient des horizons et les pages

des paysages. L'encre noire se tortille sur les lignes comme des bouches se tordant pour parler de vies anciennes. Ces vies deviennent miennes. Les lettres, comme des bijoux aux bras de femmes enlacent mon regard. Mots succèdent aux mots, les phrases s'insufflaient en moi pour devenir âmes. Le Ravage blanc des pages portait les vagues noires des lettres, océan intérieur à explorer. Parfois ? Des grimoires jaunis par le temps, l'encre bleue et manuscrite glissait avec grâce sur le grain irrégulier des pages, ainsi que l'auraient fait les nomades touaregs dans l'océan des dunes désertiques.

Le lecteur est un rêveur, et les livres les piliers du paradis.

Lumière d'été

Le temps est un chemin, et le passé des portes qui se ferment à jamais. Sur la table de la bibliothèque mon carnet à dessin gisait, comme une épave échouée. Les lourds volumes que j'avais appris à aimer s'empilaient à côté. Proust et son périple intérieur aux phrases longues, belles et torturées. Zola, ses travailleurs aux mains fortes et aux regards hallucinés de fatigue. Voisinaient les petits fascicules du théâtre de Ionesco et ses syllogismes trop logiques pour ne pas se révolter, de Sartre

laissant en bouche un goût d'amer et d'accoutumance. Les livres étaient devenus des univers... Les auteurs, des créateurs d'infini.

Mon visage s'éclaircit au soleil intérieur des pages. Là, Cyrano était chassé du paradis par saint Pierre dans les États et empires de la lune ; là, des mousquetaires croisaient le fer avec la garde du cardinal ; ici, d'Artagnan et Cyrano se serraient la main sur les planches du théâtre d'Edmond Rostand. Chaque livre formait un appel pour le livre suivant : peut-on dissocier les vagues de l'océan ? Peut-on cesser d'aimer une fois que l'on a découvert l'amour ?

Tout mon être était devenu lecture. Mes doigts comme des sceptres commandaient aux pages de livrer leurs trésors et intimité ; mes yeux brillaient de la puissance des dieux, pour lesquels les hommes vivent des vies éphémères.

Les mois passés j'avais changé. Dans la bibliothèque, à la lumière d'or de l'été je vis une personne dessinant dans l'ombre...

TITRE : Coccola

AUTEUR : Émilie Bois

« Qui peut réciter les pronoms réfléchis utilisés en italien ? »

Un silence de plomb régnait dans la classe. Personne n'était très inspiré par les pronoms réfléchis italiens... Élisabeth attendait désespérément qu'une petite main se lève, mais en vain. Elle allait une fois de plus devoir désigner le petit malchanceux qui devra répondre à sa question.

« Nicolas, tu peux me dire quels sont les pronoms réfléchis en italien ?

- Euh...

- Au moins un.

- Pffffff.

- Bon Nicolas, tu dois être capable de m'en dire au moins un. Sinon tu devras les copier dix fois pour demain.

- Mais Maîtresse je ne sais pas moi ! C'est trop compliqué ! Et puis l'italien ça sert à rien, c'est l'anglais qu'il faut apprendre !»

Élisabeth regarda Nicolas et soupira. Et oui, l'italien n'est parlé qu'en Italie, ou presque. Alors à quoi bon l'enseigner aux

enfants ? Qu'ils apprennent l'anglais et ils pourront communiquer dans n'importe quel pays ! Élisabeth n'était pas d'accord avec ça :

« Écoutez les enfants. C'est vrai qu'aujourd'hui, il est primordial de savoir parler anglais. Mais n'oubliez pas que nous habitons à deux pas de la frontière italienne et que l'italien, c'est bien plus

qu'une simple langue pour nous, c'est notre culture et notre histoire. Et en parlant d'histoire, je vais vous en raconter une... »

Nous sommes au mois d'août 1946, le tonnerre gronde sur le Val de Suse. Madeleine rassemble ses moutons pour les rentrer dans la bergerie. Elle sait que les orages d'août au Mont-Cenis peuvent être très violents. Elle est institutrice à Lanslebourg et passe tous ses étés en alpage pour aider sa mère. Accompagnée de son border collie, elle met tout son petit monde à l'abri pour la nuit. Elle n'a pas fini de refermer la porte de la bergerie que les premières gouttes commencent à tomber. Un éclair déchire le ciel, suivi de près par un coup de tonnerre.

Madeleine rejoint sa mère dans le chalet attenant à la bergerie. La nuit commence à tomber, le repas frémit sur le poêle à bois. Le chien rejoint sa place près du feu, l'oreille toujours aux aguets.

« Tu as vu ça ! La nuit s'annonce agitée ! J'espère au moins qu'il n'y aura pas trop de vent ! »

Madeleine et sa mère prennent leur repas en silence, écoutant la tempête dehors. Elles se sentent bien insignifiantes dans leur petit chalet au milieu de ces montagnes lorsque les éléments se

déchaînent. Le repas est vite expédié et Madeleine et sa mère vont toutes deux se coucher. La journée risque d'être longue demain s'il y a des dégâts à réparer en plus du travail habituel.

Madeleine est réveillée en sursaut. Le chien aboie. Elle se redresse dans son lit et lui dit de se taire. Elle entend alors que les moutons s'agitent dans la bergerie. Ce n'est pas normal. Ils n'ont pas peur des orages et tout se passe habituellement très bien. Madeleine met son manteau et ses chaussures, prend la lampe torche et sort. La pluie lui bat le visage avec violence et le vent souffle par fortes rafales. Madeleine atteint la porte de la bergerie et parvient à l'ouvrir non sans peine. Elle referme la porte derrière elle et scrute l'intérieur dans le faisceau de la lampe torche. Elle tente de calmer les moutons et recherche ce qui a pu les mettre dans un tel état. En avançant parmi le troupeau, elle tombe nez à nez avec une jeune femme tenant un enfant dans ses bras. Ils sont

assis contre le mur. Madeleine baisse le faisceau de la lampe afin de ne pas les éblouir. La jeune femme la regarde avec de grands yeux implorants, ses bras autour de son enfant.

« Aiuto per favore ! Siamo persi. » chuchote-t-elle.

Madeleine ne comprend pas ce que la femme lui dit. Elle pense que ce sont des migrants italiens.

Elle a déjà entendu des histoires à ce sujet : les migrants passent illégalement par les cols pour rejoindre la France. C'est un voyage long et périlleux à cause des reliefs et du climat montagnard.

Madeleine tend une main à la jeune femme et lui indique la porte de la bergerie tout en lui mimant

« manger » et « dormir ». La jeune femme se relève doucement et la suit d'un pas résigné.

Lorsque Madeleine rentre au chalet, sa mère est assise à la table de la cuisine :

« Que s'est-il passé avec les moutons ? Qu'est-ce qui les a mis dans un état par... »

La mère de Madeleine ne finit pas sa phrase en voyant entrer la jeune femme et l'enfant à la suite de Madeleine. Elle se lève prestement de sa chaise.

« Pauvres gens ! Venez, venez près du poêle. Je vais faire réchauffer les restes du repas et vous pourrez manger. Enlevez vos habits, nous allons les faire sécher.»

La jeune femme la regarde avec des yeux écarquillés : elle n'a pas compris un mot de ce qui vient d'être dit. Madeleine et sa mère, à l'aide de phrases courtes et de gestes, arrivent finalement à se faire comprendre. Madeleine laisse son lit aux nouveaux arrivés et s'installe une couchette de fortune dans la cuisine. Tous se rendorment jusqu'au petit matin.

Madeleine et sa mère sortent les moutons de la bergerie. Le sol est détrempé mais le ciel est maintenant clair. Leurs invités dorment encore, sûrement épuisés par leur voyage. La mère de

Madeleine part chercher la vieille Federica, quelques chalets plus loin. Elle est née en France de parents italiens immigrés lors des premières migrations en 1865. Federica a soixante-dix-huit ans,

une santé de fer et un caractère bien trempé. Elle saura prendre la situation en main.

Madeleine retourne elle au chalet pour s'assurer que la mère et l'enfant se portent bien. Elle les retrouve assis devant le poêle, sous la bonne garde du chien qui renifle l'enfant, se demandant sûrement ce que cette petite créature vient faire chez lui. La jeune femme se retourne et sourit à Madeleine. Madeleine lui rend son sourire et l'enfant tend les bras vers elle en disant quelque chose comme « co-o-la ! ». Co-o-la ? Chocolat ? Mais oui ! Il est affamé ce petit. Madeleine se dépêche de mettre du lait à chauffer sur le feu et coupe quelques tranches de pain. Tout le monde s'installe à table et mange avec bon appétit. A la fin du repas, le petit se tourne de nouveau vers Madeleine en tendant les bras et en répétant la même chose « co-o-la ! ». Madeleine regarde la maman avec un sourire gêné. Elle ne comprend pas ce qu'il dit, et avec ce qu'il vient de manger, ce n'est sûrement pas la faim qui le travaille ! La jeune femme caresse la tête de son enfant et lui plaque un bisou sur le front.

C'est à ce moment que la mère de Madeleine et Federica arrivent au chalet. S'en suit une scène étonnante faite de mimiques, de grands gestes et de paroles débitées à une rapidité impressionnante. Federica se tourne finalement vers la mère de Madeleine : « Je vous présente Roberta et son fils, Gianluca. Ils

arrivent de Turin et ont quitté le train à Bardonecchia pour rejoindre clandestinement la France. Ils ont perdu la trace du père du petit qui a chuté dans un pierrier... Espérons qu'il s'en soit sorti. Je vais les prendre en charge. La suite pour eux sera de se rendre au centre de placement de Montmélian. »

Pauvres gens. L'avenir ne s'annonce pas des plus roses. Federica discute avec la jeune femme qui rassemble ses quelques affaires. Au moment de partir, l'enfant se retourne en tendant les bras vers Madeleine et dit encore « co-o-la ! ». Madeleine ne sais pas quoi faire, elle sourit bêtement à l'enfant. « Et alors Madeleine ! Je t'ai connue plus attentionnée avec les enfants ! Qu'attends-tu pour le prendre dans tes bras ? s'exclame Federica, il veut un câlin ce pauvre enfant ! « Coccola » ! Il te le crie et tu ne comprends même pas ! Tu ferais bien d'apprendre l'italien et de le faire apprendre à tes classes ! L'immigration n'est pas finie, alors autant que l'on se comprenne ! »

Madeleine sent le rouge lui monter aux oreilles. Ce pauvre gamin lui demande simplement un câlin depuis ce matin et elle n'est même pas fichue de le comprendre ! Elle prend l'enfant dans ses bras pour cacher sa gêne. Il la serre très fort. Madeleine en a les larmes aux yeux. Des larmes de tristesse pour cette petite

famille et de honte pour son ignorance. Tandis qu'elle les regarde partir, trois silhouettes s'éloignant sur le chemin, elle se promet, en tant qu'institutrice, de faire en sorte que ce genre de mésaventure n'arrive pas aux générations futures...

Le silence régnait dans la classe, absorbée par l'histoire de la maîtresse. Mais la cloche sonna l'heure de la récréation et le calme fut aussitôt rompu. Les enfants se levèrent et déguerpirent dans la cour. Elisabeth doutait qu'ils aient saisi tout le sens de son récit.

Elle serra dans sa main le petit « M » pendant à une chaîne d'argent autour de son cou :

« Ma pauvre mamie, pensa-t-elle, ils ont peut-être raison, les migrants au Mont-Cenis parlent sûrement l'anglais aujourd'hui. »

TITRE : En route... Sur la via francigena

AUTEUR : Ornella Lotti-Venturini

Augusta Taurinorum, an 1498. La petite ville fondée par les Romains, poste militaire d'avant-garde pour surveiller le transit des cohortes armées vers la *Gallia Transalpina*, languissait en ce début de printemps, où, dans l'Italie du Nord, s'était répandu le *morbis horribilis* qui décimait la population : jeunes et vieux, femmes et hommes, riches et pauvres... La faux de la peste était très démocratique ! Elle ne faisait aucune distinction entre les catégories sociales. Les portes de celle qui allait devenir, quelques décennies plus tard, la capitale du Duché, avaient été fermées, le moindre accès interdit. En ce mois d'avril, la tiédeur du climat à laquelle s'ajoutait l'insalubrité de la ville, avait fait proliférer l'infection. La contagion faisait presque cent victimes par jour.

Francesco Lupo, un cordonnier dont le modeste établi était enterré dans une cave sombre qui s'ouvrait sur la *via dei Mercanti*, fut l'un des premiers à succomber au fléau : il passait ses journées penché sur des semelles et des talons qui avaient piétiné le sol souillé par toute sorte d'immondices, les flaques d'eau stagnante et malodorante, les égouts à ciel ouvert. Pas étonnant que les

microbes se soient emparés rapidement de son corps qui avait agonisé presque deux semaines, couvert d'abcès purulents.

Dans la ville, où le faste et la richesse des seigneurs de la Savoie s'épanouissaient en œuvres artistiques et architecturales qui portaient l'empreinte du gotique tardif ou de la prestigieuse Renaissance, certains quartiers étaient restés à l'état du plus obscur Moyen Age : des taudis comme habitations, flanqués souvent de porcheries et de basses-cours. Maintenant, dans ces *rioni*, des nuages jaunâtres s'élevaient vers le ciel presque chaque soir : on brûlait les cadavres, leurs objets personnels et leurs meubles. Les flammes, comme unique désinfectant de la peste.

Francesco Lupo n'était pas vieux quand la peste l'avait emporté. A quarante-huit ans il n'avait pas eu de descendants ; sa femme était morte en fausse couche à la cinquième tentative d'avoir un enfant. Francesco avait alors adopté deux neveux qui venaient de la campagne autour de la petite ville de Susa, passage obligatoire pour les marchands et pèlerins qui transitaient vers la France. Vittorio était l'aîné : un grand blond fainéant de dix-sept ans, qui n'avait pas du tout envie d'apprendre le métier de son oncle. Il préférait traîner tous les soirs, jusqu'à des heures tardives,

dans les quartiers autour des Portes Palatines, ruines mal entretenues de la brillante époque romaine. Les ruelles malfamées offraient le spectacle d'une grande misère et d'une sordide prostitution : des très jeunes femmes, sales mais aguichantes, offraient leur corps aux passants pour quelques menues monnaies. Giacomo était l'opposé de son frère : petit, brun, très attentif aux conseils de l'oncle Francesco, il avait appris rapidement le ressemelage... qui n'était pourtant pas sa passion, car il préférait dessiner et peindre. Son regard sérieux et triste révélait la souffrance du manque de sa mère, décédée lorsqu'il avait dix ans, suivi, un an après, par la mort subite du père alcoolique.

Francesco Lupo avait recueilli les deux orphelins pour meubler sa solitude, nourrissant le vague espoir d'avoir deux successeurs dans sa modeste boutique. Quand celle-ci fermait vers vingt heures les soirs d'été, Giacomo se distrait en dessinant des visages d'inspiration religieuse sur les rares pierres lisses du pavé ou sur les façades délabrées des habitations : l'ovale doux d'une Vierge, les joues rebondies de quelques angelots, les yeux immenses et douloureux d'un Christ en croix... Les dessins embellissaient pendant quelques jours la laideur du quartier... Jusqu'à la prochaine pluie qui les estompait, laissant

sur les murs et le sol des bavures ocre, rouges, blues. L'adolescent utilisait des craies mais savait aussi composer certaines couleurs avec des végétaux ou des éléments minéraux, en se remémorant des techniques apprises chez son *nonno*, le père de sa maman... Qui s'appelait comme lui, Giacomo, **Giacomo Jacquerio** : un homme au talent extraordinaire qui avait laissé son empreinte dans plusieurs villes du Piémont, avant de se transférer en France, appelé par des seigneurs ou par les prieurs des abbayes : la peinture d'art sacrée, pour laquelle Jacquerio possédait un don hors du commun, avait fait de lui un *maestro* des fresques : son équipe se déplaçait dans les châteaux, les églises, les chapelles du vaste domaine de la famille de Savoie qui avait mis sous sa férule politique et administrative plusieurs petits états épars du Piémont.

Le petit orphelin n'avait pas revu son *nonno* depuis la mort de sa maman. Mais il se souvenait parfaitement des heures passées en tant qu'apprenti auprès de son grand père. Il avait surtout bien mémorisé la technique d'art murale exécutée sur enduit à chaux. « Vois-tu, lui disait maître Jacquerio, il faut que tu mélanges longtemps le pigment à l'eau...La couleur doit ensuite bien s'incorporer au plâtre et devenir partie intégrante de la paroi.

Souviens-toi, gamin : **a-fresco**, ça veut dire «dans le frais » : la peinture doit être appliquée sur un enduit qui n'a pas encore complètement séché, ce qui permet aux pigments de bien pénétrer et de durer plus longtemps... Et alors, là, mon petit, il faut une grande habilité et rapidité pour exécuter le travail de peinture ! Les **affreschi** (fresques) ne supportent pas la lenteur : entre dix et vingt heures au maximum pour compléter une œuvre... Pas plus ! Le mur doit rester constamment humide, afin que la peinture tienne pendant des siècles. »

Après le décès de Francesco Lupo, la boutique fut fermée et l'aîné des deux enfants prit la décision de quitter la ville. « Je veux passer au-delà des montagnes, je veux voir comment ils vivent de l'autre côté... Il n'y a rien à espérer pour nous ici ! Allons-nous-en, Giacomo, avant que la mort ne nous rattrape aussi ! »

Ils avaient entrepris à pied le long chemin qui, au-delà de Suse, les conduirait jusqu'au Mont-Cenis. En sortant de Turin ils avaient cheminé en groupe, comme des pèlerins vers une terre promise. Des familles entières quittaient la ville, le dos chargé de baluchons où ils avaient entassé leurs pauvres choses. Les bébés et les enfants en bas âge étaient nombreux : il fallait les porter, et les

deux frères s'étaient employés avec générosité à donner un coup de main aux mamans épuisées. Ils dormaient la nuit dans les fenils des fermes - celles qui voulaient bien les accepter ! – ou bien dans des fossés asséchés. La faim les tenaillait toute la journée. Le soir ils arrivaient à grappiller quelques légumes autour des fermes, un morceau de pain par-ci par-là, un œuf de temps en temps, si les paysans étaient « exceptionnellement » charitables. Aux alentours du château de Rivoli, le groupe avait déjà perdu quelques dizaines d'émigrants. Après Susa, dont les deux frères avaient reconnu de loin l'élégant *campanile* de San Giusto, le temps s'était gâté : la pluie tombait drue et glaciale, le brouillard cachait les cimes et l'angoisse s'était emparée des pauvres gens qui avaient poursuivi le chemin : *la via francigena* devenait un mirage... Mais ils s'obstinaient à aller jusqu'au bout. Les femmes et les enfants n'étaient plus en état de franchir les montagnes : des fermiers et des moines avaient accueilli quelques dizaines de pèlerins. D'autres étaient décédés le long du parcours.

« Nous y arriverons, disait Giacomo à Vittorio – arrête de te plaindre, t'es plus costaud que moi... Encore deux, trois jours de marche... Et nous y serons ! »

Après l'abbaye de la Novalesa, qui leur avait offert l'abri pour une nuit et un bol de soupe chaude, ils avaient attaqué les flancs de la montagne : ce trajet vers la France s'annonçait de plus en plus rude et périlleux. La végétation se raréfiait, le vent en rafales rendait la marche difficile. Malgré la saison printanière, la neige fit son apparition : le ciel était de plomb, aucune cabane, aucun arbre ou bosquet pour se mettre à l'abri. A deux mille mètres d'altitude, le petit groupe d'hommes à bout de souffle atteignit l'hospice, sous les flocons qui voltigeaient dans un paysage effrayant de pics acérés.

L'aube se leva éclairant de sa lueur rose un paysage superbe. L'angoisse de cette nuit glaciale dans les écuries de l'hospice se mua en sourires d'espérance devant le spectacle majestueux des cimes enneigées, effleurées par les premiers rayons du soleil. Il faisait froid encore... Mais le ciel était d'un bleu magnifique. - Comme le bleu de l'habit des Madones, pensa Giacomo. La *Madonna* était pour lui l'image de sa maman disparue. Dans l'azur profond chevauchaient de rares *cumulus* blancs qui s'en allaient vers l'Italie. Le vent venait de l'ouest, du pays convoité, vers lequel convergeaient tous leurs espoirs. Les moines offrirent un bol de lait et une tranche épaisse de pain : quelle aubaine pour

les pauvres émigrants affamés ! Ils quittèrent l'hospice pour entamer la descente.

Bessans : an 1518. Le peintre Giacomo, qui avait épousé une fille de la Maurienne, racontera ses mémoires en français pour ses trois enfants : l'accueil des paysans rudes, mais si semblables aux paysans « de l'autre côté ». Sur les deux versants de la *via francigena*, le même labeur harassant de la terre rocailleuse ; la même fierté et farouche volonté de se relever après les dévastations des passages militaires ; la même dévotion et le même respect de l'église qui exerçait un pouvoir indéniable sur les paysans incultes. Oui mais... l'Église était riche et appelait des artistes pour offrir aux dévots des témoignages du culte. Giacomo, entouré d'un petit noyau de jeunes Piémontais, réussit à fonder son école d'artistes-peintres itinérants.

Cherchez donc à Bessans, à Lanslevillard ... Et plus loin encore : à Saint Bon, à Thonon, ou Abondance... Les églises, chapelles et oratoires qu'on découvre dans les villages ou dans les vallées les plus perdues offrent le miracle de fresques pluri-centenaires qui narrent la vie du Christ, mêlée aux images de la vie rurale de l'époque.

Les guerres se sont succédées, les seigneurs ont changé :
l'Art demeure... L'Art qui efface les différences sociales et
enseigne la fraternité

TITRE : Histoire de nonne

AUTEUR : Jean-Claude Herland

Sœur Marie de la Conception avait depuis plusieurs jours le hoquet, ce n'est pas gênant en soit, quand il ne dure pas trop longtemps. Mais ce n'était pas un hoquet ordinaire, ce hoquet était devenu chronique et l'agaçait fortement. Il la faisait tressauter et bien sûr l'empêchait de faire ses tâches quotidiennes au couvent et par la même, gênait ses sœurs dans leur méditation, qui se demandait ce qu'il lui arrivait. Elle avait essayé divers " remèdes," afin de le stopper. Elle s'était arrêtée de respirer. Placer un objet froid sur le ventre. Prendre un morceau de sucre avec du vinaigre. De boire un grand verre d'eau sans respirer et bien d'autres choses, encore. Mais sans résultat, son hoquet persistait.

Elle prit donc la décision avec l'accord de la mère supérieure d'aller voir le médecin qui se trouvait non loin de la gare Saint Charles, à Marseille. Cela faisait déjà plusieurs années qu'elles allaient chez ce docteur. C'était celui qui était recommandé par le diocèse.

La congrégation sœurs Marie immaculée se trouve du côté de Saint Victor et pour se rendre chez le docteur, il fallait passer

par le Vieux Port, remonter La Canebière jusqu'à Saint Charles. Pour sœur Marie de la Conception, le toubib se trouvait à trouvait du couvent.

Ce jour-là, au cours de son petit périple, sœur Marie de la Conception tombe sur une manifestation de salariés mécontents qui protestaient contre la fermeture de leur entreprise. Il y avait la foule importante sur la Canebière, surtout des hommes. Elle en perdit pied et ne savait plus où donner de la tête. C'était la première fois qu'elle se trouvait dans cette situation, au milieu d'une manif. Elle n'avait plus de repères, tellement il y avait du monde. Elle pensait qu'elle allait se perdre. Faisant face aux manifestants, la gendarmerie mobile était là, casquée et armé, prêt à en découdre au moindre dérapage. Les slogans fusaient et les banderoles étaient de sorties. L'Internationale battait son plein, reprimait les salariés en colère, le poing levés.

Sœur Marie de la Conception ne savait plus où aller et où donner de la tête. Elle transpirait à grosse goutte. Son cœur battait plus vite et son hoquet persistait. Alors elle décida, de demander son chemin à un jeune manifestant qui se trouvait en bordure du défilé, en élevant la voix pour se faire entendre, malgré le bruit. Très avenant, cette personne lui indique un itinéraire à

suivre, afin d'éviter le gros de la manif, en lui disant que tout allait bien se passer.

Tant bien que mal et en se frayant un chemin, sœur Marie de la Conception arrive finalement avec un peu de retard chez le médecin. Elle attend patiemment son tour toujours en hoquetant dans la salle d'attente. Quand se fut son tour, elle explique au docteur sa venue.

- Vous comprenez docteur, cela fait (hic) plus d'une semaine, que je suis secouée (hic) comme un prunier (hic) avec ce hoquet qui m'empêche de dormir, (hic) de manger. Je stresse et en plus (hic) je gêne mes sœurs dans leur méditation. (hic) Je n'en peux plus, dit-elle en hoquetant de plus en plus vite.

Le docteur lui demande de s'installer sur le divan d'examen médical. Il lui prend la tension, lui tâte le bas ventre. Il ausculte le larynx et le pharynx. Il l'examine longuement, très longuement et après avoir réfléchi et ne voyant rien de particulier, ni d'anormal. Lui dit textuellement et crûment sans prendre de gants :

- Ma sœur, je crois bien que vous êtes enceinte. Je suis formel !

Sœur Marie de la Conception eut un haut le corps, la tête qui tourne, un emballement du cœur, enfin tout quoi ! Le docteur l'a

vit passer par toutes les phases des couleurs de l'arc-en-ciel. La religieuse qui n'en croyait pas ses oreilles se leva, se rhabilla précipitamment, prit ses affaires et s'enfuit à toute jambe.

Une heure plus tard, la mère supérieure du couvent appella le médecin.

- Docteur, que s'est-il passé ? Sœur Marie de la Conception est dans tous ses états. Que lui avez-vous dit ?

- Oh, rien de bien grave ma mère, je vous explique ! Vous allez tout de suite comprendre. Puisqu'elle n'avait rien médicalement parlant, à part son hoquet persistant. Pour faire passer à sœur Marie ses tressautements qui continuaient et l'ennuyait fortement. Je n'ai trouvé qu'un seul moyen, pour l'aider dans ses soubresauts. Je vous avoue que je l'ai un peu choqué et même bousculé, certes ! Mais c'est pour la bonne cause. Je lui ai dit qu'elle était enceinte de trois mois. Je pense que cela a dû marcher ? Elle ne doit plus avoir de hoquet ?

- Pour sûr, je vous le confirme docteur, cela à marcher. Cela s'est vite vu, elle n'a plus le hoquet du tout. Je comprends mieux son comportement, maintenant. Merci docteur, je vais annoncer la bonne nouvelle à notre sœur Marie de la Conception et à ses sœurs, au revoir ! Sachez brave gens, vous qui lisez cette histoire,

que les choses aurai pu s'arrêter là. Mais la rumeur ayant prit une telle ampleur au sujet de la grossesse de sœur Marie de la Conception, même s'il n'en fut rien. Ne fit pas rire tout le monde. En effet, peu de temps après le père Forateur s'est pendu dans la sacristie de la chapelle du couvent.



TITRE : L'appentis

AUTEUR : Marianne Henriët

Enzo jubilait. Son vœu le plus cher venait d'être exaucé, un rêve d'indépendance et de liberté. Malgré les protestations de son grand-père qui affirmait avec vigueur que sa remise était la place de ses outils et pas un lieu de résidence pour son petit-fils, il pourrait enfin installer ses quartiers d'été dans l'appentis si convoité.

Au fond de la vallée, la demeure familiale avait du caractère. C'était une bâtisse aux murs de pierres et toiture de lauzes, nichée au cœur d'un hameau et baignée du soleil de l'adret. Elle avait connu bien des générations de bergers avant que les derniers, happés par la fée Modernité ne migrent vers les lumières de Chambéry et ne la vendent une bouchée de pain à une famille modeste, celle d'Enzo, cela entre les deux guerres.

Il avait alors fallu consentir de gros efforts, user de sueur et d'astuce, pour rendre à moindre coût l'endroit confortable, et en premier lieu le débarrasser de l'âcre atmosphère qui y régnait. Une puissante odeur animale témoignait d'une nécessaire cohabitation, les mois d'hiver, quand hommes et bêtes n'avaient d'autre choix

que de rester confinés. Les moutons, patientant sous une partie du plancher, communiquaient traditionnellement leur chaleur aux lits clos et le fourrage isolait le plafond du froid.

Ce qui avait pleinement satisfait les parents du grand-père d'Enzo avait dû évoluer bien vite: eau courante, chauffage, électricité... chambres individuelles, puis salle d'eau... Les travaux du bâtiment, c'était leur domaine. La troisième génération avait quitté la haute vallée pour habiter en appartement à Saint-Jean-de-Maurienne et travailler à l'usine. Enzo quant à lui, quatrième rang, n'avait jamais fréquenté les lieux que pendant les vacances. Si, à l'âge des culottes courtes, il y avait trouvé son compte, friand de grands espaces, de courses entre orties et ronces, il n'était plus si simple de lui imposer un séjour prolongé chez son aïeul. Aujourd'hui, son oisiveté agaçait, incomprise de tous.

La négociation avait été âpre : sa présence au grand air contre le droit de s'approprier l'appentis.

Adossé au rez-de-chaussée, celui-ci faisait face au nord et son vilain toit de tôle incliné reposait principalement sur de

solides piliers de châtaignier. Avaient été montés entre chacun d'eux, des murs grossiers, pierres émoussées du torrent solidarisées par un mortier. L'intérieur de la pièce n'avait rien à envier à la rusticité de l'extérieur, avec cet irrégulier crépi grisâtre à la verticalité toute relative. La présence d'une porte vitrée parfaitement étanche surprenait. On eût dit qu'elle protégeait un trésor car elle fermait à clé! C'est par elle qu'entrait la lumière dans cette remise sans fenêtre où s'entassaient outils rouillés et objets inutiles.

Cet été là, Enzo, ravi, avait contemplé son nouveau domaine. Ses rêves ? Quoi de banal à cet âge ! Refaire le monde, ignorer le grand-père acariâtre, ne pas se glisser dans le moule, et plus que tout, oublier l'ennui des enseignements scolaires. Il avait accepté de délaissier sa seule passion, celle qui l'emportait chaque jour un peu plus dans un monde virtuel dans lequel, bien au chaud, il risquait ses vies. C'était ainsi qu'il étanchait sa soif d'aventure. Enzo Le Héros préférait se battre manette en main, en réseau, via le satellite.

Il avait donc délaissé courageusement ses écrans pour retrousser ses manches... « Enfin ! » avait clamé son père... et avait commencé à désencombrer la pièce, triant consciencieusement ce qui pourrait être vendu lors du vide-grenier communal. Il avait ensuite débarrassé avec soin sol et murs de toute trace de poussière et de vie animale. Convaincus par son investissement, ses parents avaient prêté ensuite main forte pour disposer les meubles nécessaires. Aucune installation électrique n'était cependant à l'ordre du jour. Ils y voyaient l'avantage de priver Enzo de toute veillée trop tardive et surtout d'une rechute fatale.

Quelques jours avaient suffi cependant pour que l'austérité de l'endroit commence à lui peser. Allongé sur son lit, il songeait à la proposition de son ami Antonio, futur bachelier professionnel dans le bâtiment et rêvait à la personnalisation de ses murs. Un burin, un marteau et un peu d'huile de coude suffiraient pour faire tomber le revêtement, avait promis le garçon. Si Enzo en trouvait le courage, il s'engageait à gâcher le plâtre et à l'appliquer avec lui sur les murs, dans les règles de l'art !

C'est ainsi qu'Enzo avait fait sauter laborieusement les premiers décimètres carrés de l'épais crépi boursouflé. Si, conformément à ses attentes, il avait vu apparaître les premières pierres, il avait été rapidement surpris par la présence d'une sorte d'enduits lisse et coloré sur lequel l'apprêt adhérait plus fort.

L'instinct lui avait commandé la prudence. Une main, une manche, un regard... Il avait patiemment mis à jour une fresque aux couleurs fanées par la colle et la poussière.

Ce fragment d'image évoquait en sa mémoire un vague souvenir. Dégageant un plus large pan de la peinture, il en avait rapidement été certain, il avait déjà croisé ce personnage quelque part. Mais où ? Dans un manuel d'histoire ? Au musée, lors d'une sortie scolaire ? Dans le chœur d'une église ? Non ! Aucun doute, c'était la couverture d'un livre d'art qui trônait dans la bibliothèque de son grand-père. Ce dernier en possédait trois qu'Enzo n'avait pas tardé à souhaiter retrouver afin de vérifier, cliché de téléphone portable à l'appui, qu'il ne s'était pas trompé. Et c'est avec la plus grande discrétion, en absence de l'aïeul, qu'il avait constaté des similitudes certaines dans l'ensemble de la composition. La reproduction semblait même assez fidèle, à

l'exception des traits des visages. Au risque de s'attirer les foudres du vieil homme, le garçon avait subtilisé l'ouvrage.

Sa découverte annoncée à Antonio, Enzo avait attendu celui-ci toute une journée, trompant son impatience en feuilletant l'objet du délit. C'est ainsi qu'il avait plongé, oubliant ses résolutions rebelles, dans l'univers contrasté du Baroque, comme subitement envoûté par les lignes de mouvement, les décors surchargés, les formes exubérantes, desquels se dégageaient curieusement autant le drame que la félicité. La lecture des pages le comblait, l'envoûtait.

Le jour suivant, sur le conseil de son ami, il avait poursuivi méticuleusement ce qui était devenu un travail de fouille. La fresque entièrement dévoilée, il avait découvert au bas du mur, une phrase qu'il avait été bien en peine de lire bien qu'il eût immédiatement reconnu l'italien : *Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice ne la miseria.*

Antonio ne lui ayant été d'aucun secours pour en saisir la subtilité, lui avait conseillé de s'adresser à une femme de son

village, un peu plus bas, enseignante retraitée et membre d'une association culturelle franco-piémontaise. Celle-ci s'était dirigée sans hésitation vers un volume relié cuir. Il ne lui avait fallu que quelques minutes pour pointer du doigt et déclamer d'une voix grave mais à l'accent chantant les vers de Dante Alighieri qu'elle avait traduits : *Il n'est pas de plus grande douleur que de se souvenir des temps heureux dans la misère* . « C'est un passage de L'Enfer » avait-elle ajouté. S'était ensuivi un dialogue sur les circonstances de la découverte. Qui eût crû qu'Enzo pût un jour se captiver pour l'histoire de l'art et la littérature ? Ornella, pédagogue passionnée, n'avait pas tardé à transmettre avec fougue son amour pour sa culture. L'adolescent y avait été d'autant plus sensible qu'il était lui-même d'origine italienne. Cette bergerie de l'adret, ses aïeux l'avaient acquise dans les années vingt, alors qu'avec des compatriotes, ils avaient fui les Chemises noires et s'étaient ainsi opposés au Duce.

Il avait failli arriver en retard pour le dîner. Mais ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que Grand-Père avait fini par le questionner sur ses allers et retours à pied aux Verneys. S'il avait imaginé que chaque après-midi, Ornella sortait sa voiture du

garage et l'emmenait admirer les trésors baroques de Maurienne ! S'il avait pu penser que son petit fils prenait chaque jour davantage goût à la langue de Dante que lui-même ne pratiquait plus depuis si longtemps ! S'il avait pu croire qu'à quinze ans, Enzo partagerait la même flamme artistique que lui à son âge !

Ce soir-là, le jeune homme était rentré, ponctuel comme à son habitude et n'avait pas trouvé son grand-père dans la cuisine. Il avait appelé mais n'ayant reçu aucune réponse, il s'était dirigé vers l'appentis pour y chercher son téléphone et prévenir les parents.

Il l'avait trouvé là, hébété, assis sur le tabouret, face à ses propres rêves d'adolescence dévoilés, son vieil index déformé suivant les courbes comme il y avait si longtemps ses pinceaux. Il répétait la citation de Dante qui lui avait semblé autrefois si bien traduire sa profonde détresse de n'avoir pu suivre son propre chemin. Des larmes dont Enzo n'aurait jamais pu imaginer qu'elles pussent couler de ces yeux si durs, glissaient le long de ses joues creuses.

Sans qu'aucun mot ne fût prononcé, tous deux s'étaient étreints dans une subite complicité qui avait éclairé l'été. A bien y regarder, si les silhouettes de la fresque avaient été empruntées aux grands maîtres italiens, si elles se mouvaient suivant les même codes que dans les fresques qu'Ornella lui avait fait découvrir, les traits des visages se retrouvaient davantage dans l'album de photos de famille ! Quel talent avait eu ce grand-père arrivé par le Mont-Cenis, avec pour seuls bagages, ses trois livres d'art préférés et sa rage de devoir renoncer à son rêve d'entrer à l'Académie de peinture !

La pasta et le risotto, mets si courants au hameau, ne furent jamais aussi goûteux que cet été là.

TITRE : L'essentiel

AUTEUR : Ducassé Marie-Line

Nathalie, est une grande fille depuis longtemps. À l'aube de la quarantaine, elle assume les paradoxes qui lui donnent l'apparence d'être une maman responsable et épanouie, qui gère tout sans états d'âme. La femme fragile qu'elle cache parfois ne sait vers où aller. Une fois encore, elle cherche la voie à suivre.

Comme chaque fois qu'elle est perdue, c'est le moment pour elle de ranger sa maison, elle espère ainsi retrouver sa route. Depuis plusieurs semaines, elle trie, elle classe. Elle passe, une à une, au crible toutes les pièces sans exception comme si sa vie en dépendait. Elle s'allège de choses inutiles. Elle retrouve avec plaisir, des objets oubliés.

Comme tous les jours, il y a cette chanson qui tourne en boucle, en bruit de fond. Ça et là, elle fait les chœurs à tue-tête. Elle chante terriblement faux :

« C'est pas très loin de la ville
C'est pas plus grand qu'un cœur tranquille
C'est nos racines

Elles sont toujours restées loin
Là où on peut voir la mer sans fin
Et l'avenir
Et l'avenir

Vouloir toujours cacher aux autres ses failles
Avoir l'envie que quelqu'un d'autre s'en aille
Avoir peur de revenir
Avoir peur de devenir

On peut s'aimer, se désaimer,
On ne ressemble qu'à ce qu'on fait
On peut rêver, se réveiller,
On est semblable à ce qu'on est

Où que tu sois avec moi
Et où qu'on aille on sera trois
Le manque et nous

Tous les soleils des mois d'août
Le manque de ce qui fait ce qu'on est
L'absence de tout
L'absence de nous

Vouloir toujours cacher aux autres ses failles
Avoir l'envie que quelqu'un d'autre s'en aille
Avoir peur... »¹

Alors qu'elle vient de s'attaquer à la dernière pièce, son bureau, elle sait que c'est là que tout se joue. C'est l'endroit où les objets transitent, c'est le lieu où elle travaille. C'est son antre, son repère. Centrale, la pièce respire au gré de la vie de la maison. Elle vit au rythme des pulsations de son cœur, elle comptabilise les minutes de vie.

Nathalie fait une pause, s'assied au sol quand elle aperçoit, caché sous des dossiers à jeter. Elle l'aurait reconnu entre mille. Il est là, minuscule, au milieu de la bibliothèque bondée de livres. Elle ne se souvenait pas qu'il ait suivi ses déménagements successifs. Elle veut y poser sa main mais le livre s'éloigne.

Elle attrape enfin l'objet avec émotion et tendresse. Elle caresse le dessin naïf de la couverture. Une larme coule.

C'est lui, son premier livre, son guide depuis l'enfance. Tout y est écrit, l'accessoire et l'essentiel. Elle le rouvre à toutes les périodes charnières de son existence. Et là, encore il est là, à la fin de son rangement. Elle sait que la réponse est là.

1 Nos racines de Calogero

Sur la couverture, le petit prince lui parle. Septique, elle voit ses lèvres s'agiter mais aucun son ne parvient à son ouïe. L'enfant semble l'inviter à ouvrir la première page.

Quand elle le feuillette, entre les lignes, des images apparaissent et s'échappent du papier. Elle se pince : ce sont des gamins qui se battent dans un quartier d'immigrés, elle reconnaît l'un d'eux. Du haut de ses 7 ou 8 ans, il a déjà l'air déterminé. Elle a entendu l'injure faite à sa mère. En espagnol, sans ambiguïté « Hijo de puta ! », les mots qui blessent. Elle a vu l'enfant réagir au quart de tour, comme si sa vie en dépendait. Personne jamais ne pourra prononcer un mot de travers sur Charlotte, sa mère, sa princesse. L'autre enfant surpris par l'attaque violente et rapide, un œil amoché promet de ne jamais réitérer de pareils propos. L'enfant le lâche, encore sous une colère à peine maîtrisée. Teigneux, il maugrée des jurons castillans, de ceux que son grand-père profère, de ceux qui sont interdits aux enfants.

Nathalie referme le livre, bouleversée. Elle devine mieux les blessures encore à vif, derrière les silences pudiques de son homme.

- Que cherche-t-elle ? qu'attend-elle ? C'est la vraie question.

Elle ne sait que faire : elle ne trouve pas sa place. L'homme fuit tout engagement mais maintient avec elle, un lien sauvage, instinctif qui la retient malgré elle. Ni vraiment présent ni vraiment absent. Depuis le premier regard, elle est troublée, partagée entre l'évidence de leur complicité et l'âme solitaire qui s'isole.

Elle reprend sa lecture quelques pages plus loin « mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre². »

– Comment l'apprivoiser ? se demande-t-elle ?

Alors que du livre s'échappe un sportif athlétique et solitaire. Il descend les gorges du Verdon. Âgé d'une vingtaine d'années, planté comme un pilier de rugby, le corps musclé, cheveux au vent, il court sans se retourner. Elle retrouve l'ébauche de l'homme qui fait battre son cœur. Nathalie y reconnaît la force brute de l'adulte qui la charme. Aujourd'hui grisonnant, toujours vif, il est à peine moins rapide. Restent les mêmes étincelles pétillantes au fond de ses yeux. Il a gagné en maturité, des mouvements lents et réguliers de sa démarche ancrée dans le sol, se dégage une énergie intense. Des racines de son enfance, il porte toute une vie de combats et de fuites, pour survivre.

2 « Le petit prince » Antoine de St Exupéry.

Alors qu'elle pense à lui, un SMS s'affiche sur son portable. Connexion improbable, il écrit : « l'essentiel est invisible pour les yeux mais si tu m'apprivoises j'aurai besoin de toi » en réponse à la question posée quelques jours plus tôt. Les mots dansent dans son regard embué.



1^{er} prix

TITRE : La chapelle de Rochemelon

AUTEUR : Pierre Crochet

« Papy Giovanni, raconte-moi ton arrivée en Maurienne.

- Mais Emmilyse, je te l'ai déjà racontée cent fois.

- Oui, je sais, mais je l'aime bien ton histoire.

- Qu'est-ce que je peux refuser à ma petite fille chérie ?

- Merci papy »

Giovanni changea de côté son bâton de réglisse qu'il mâchonnait à longueur de journée.

« Il faut bien se rappeler, Emmilyse, que nous étions en 1908. En Italie, vois-tu, c'était la misère, encore plus qu'ici en Maurienne. Avec mon ami Marco, nous avons décidé de gagner un peu d'argent, pour le donner à nos parents, en faisant de la contrebande de cigarettes.

- Ah oui, quand tu passais par le glacier de Rochemelon ?

- Oui c'est cela, tu t'en souviens ? Nous avons décidé de passer la frontière à cet endroit, malgré la difficulté, plutôt que vers le col du Mont-Cenis pour éviter les douaniers. Ils n'osaient pas aller si haut, ils ne croyaient pas que nous étions assez fous pour passer à plus de 3000 m d'altitude.

- Vous n'aviez pas trop froid ?

- Oh que si, avec nos habits de l'époque, c'était l'enfer, surtout les mains et les pieds. Ce n'est pas comme maintenant, vous ne craignez pas le froid avec vos doudounes et vos gants polaires ! Ils avaient raison les douaniers, il fallait être inconscients pour passer là-haut »

Emmilyse écoutait attentivement son grand-père qui mâchouillait son bâton de réglisse en même temps qu'il racontait.

« Que s'est-il passé alors ? Pourquoi un jour cela n'a pas marché ? Je ne me rappelle plus très bien.

- C'était au moins la quinzième fois que nous passions la frontière. Il faisait un froid humide, il y avait une légère brume, ce jour-là, la visibilité était très mauvaise. Nous n'aurions, sans doute, pas dû partir ce soir-là. Mais bon... En arrivant près de Bessans, au bord de l'Arc, nous n'avons pas aperçu les vélos couchés sur le bord de la route. Foutu brouillard... Cela nous aurait alertés. Tout s'est passé très vite. Les douaniers étaient cachés près du bosquet de châtaigniers vers le virage en épingle. Ils sont sortis de leur cachette improvisée avec leurs armes à la main alors que nous arrivions près d'eux. C'était trop tard, nous n'avons rien pu faire. Nous nous sommes retrouvés en prison le soir même,

séparés, chacun dans une cellule à Modane. Je n'ai plus jamais revu Marco.

- Tu avais quel âge, Papy ?

- Je venais juste d'avoir vingt ans. Nous avons été jugés à Chambéry puis direction la prison. C'est là que j'ai partagé la cellule avec Louis pendant deux ans. Heureusement que je suis tombé sur ce gars-là !

- Ah oui. Comment tu le surnommait déjà ? Cela me fait toujours rire.

- Comme il était vraiment en or pour moi et qu'il dormait toujours je l'avais surnommé Louis d'or. Giovanni eut un petit sourire, changeant de côté son bâton de réglisse pour la énième fois.

« Tu te rappelles, je te l'ai déjà raconté, il possédait un vieux et unique livre dont la vieille couverture verte était usée. C'était un ouvrage de Jules Verne, intitulé "Un drame en Livonie" qu'il avait lu et relu. C'est grâce à Louis et à ce livre que j'ai appris quotidiennement le français. Louis me faisait rire car il me faisait inlassablement répéter les mots, il me disait : mais non il n'y a pas d'accent tonique comme chez toi, mets un s au pluriel, je te l'ai répété, on dit une belle fille, pas une bella fille !

Qu'aurait été ma vie ? Que serais-je devenu ? Je serais peut-être toujours en Italie sans connaître un seul mot de français ? Crois-moi Emmilyse, il faut vraiment bien écouter et apprendre à l'école, c'est très important ! Ça peut te changer la vie.

- Oui je sais mais il ne faut pas dire "ça" mais "cela", Papy.

- Tu me l'as déjà dit. Eh bien, il me reste des lacunes... »

Ils éclatent de rire ensemble.

« Où as-tu rencontré Mamy déjà ?

- A la mairie de Saint-Jean quand je suis allé demander mes papiers lorsque je suis enfin sorti de prison. Elle était belle, elle était douce et n'avait pas peur d'un "bandit" comme moi. Un an et demi après, nous étions mariés et ta maman est née rapidement. C'était vraiment dur au début, je n'avais pas un gros salaire à l'usine d'aluminium de Saint-Jean.

- Comment tes collègues te surnommaient déjà ?

- Le Rital ou Saint-Giovanni de Maurienne. Nous formions une sacrée équipe. Grâce à eux tous j'ai continué à me perfectionner en français. Certains d'eux sont devenus des amis, notamment Roger avec qui nous avons fait ensemble de nombreuses randonnées en montagne. Un peu plus tard nous avons tous les deux passé notre diplôme de guide de montagne

pour emmener les randonneurs, le week-end, découvrir nos montagnes, nos sommets. Je dis nos, comme si les montagnes m'appartenaient. Grâce à cette activité, j'ai rencontré plein de personnes différentes et intéressantes.

J'ai même emmené sous le glacier de Rochemelon des employés d'EDF qui cherchaient à capter les eaux de fonte du glacier pour alimenter, grâce à une prise d'eau, leur futur barrage du col Mont-Cenis. Petit à petit, je m'insérais dans cette région, dans cette vallée. Les ouvriers me chahotaient à l'usine : tu verras, un jour le Rital, il sera maire ! On ne l'arrête plus ! »

Emmilyse jouait avec ses tresses en écoutant son grand-père, puis lui demanda :

« Et cette légende de la construction de la chapelle de Rochemelon ?

- Ce n'est pas une légende, Emmilyse, c'est réel. Elle a été construite petit à petit, pierres après pierres par quelqu'un pendant une dizaine d'années. Tous les randonneurs qui s'aventuraient si haut pouvaient voir, au fil du temps, qu'une plate-forme avait été aplanie, que les fondations étaient terminées, qu'il y avait une pierre de plus vers la porte d'entrée, que la grosse dalle du petit autel était posée, que les bois de la charpente avaient été amenés.

C'était un travail colossal qui a été entrepris à cette altitude. Les Bessanais montaient souvent pour voir l'avancée des travaux mais aucun n'a jamais rencontré la personne qui construisait cette chapelle. Lors de chaque pèlerinage annuel à Rochemelon, le 5 août, le chantier était propre, bien rangé et chacun pouvait voir la progression des travaux. Au fil des années certains pèlerins commençaient à amener des fleurs qu'ils déposaient sur les pierres de ce nouvel édifice, à accepter et reconnaître ce lieu. Mais tous se posaient la même question : mais qui peut bien construire cette chapelle ?

- Même toi, papy, qui marchait souvent en montagne après la mort de mamy, tu n'as jamais vu le "constructeur"? »

Un grand silence s'installa. Giovanni tira sur le bâton de réglisse pour en déchirer une fibre.

Il se rapprocha d'Emmilyse, presque à la toucher.

Elle le dévisageait bouche bée.

Enfin il se décida à parler.

« Tu es grande maintenant. Je vais pouvoir de révéler un grand secret. Tu le garderas rien que pour toi. Tu veux bien ?

- Bien entendu papy, tu peux compter sur moi.

- C'est parfait. Écoutes, cette chapelle, c'est moi qui l'ai bâtie, tout seul, semaine après semaine. Je montais les petites pierres dans mon sac à dos, je cherchais et sélectionnais les grosses sur place, non loin du chantier. Pour la manutention, je les faisais rouler ou glisser. Ensuite j'assemblais tout cela en les arrangeant pour que ce soit joli et le plus droit possible. Dès que j'apercevais un randonneur arriver au loin, je me cachais comme un voleur. Souvent je riais intérieurement pour cette belle farce qu'au fil des années je préparais à tout le monde. Personne ne m'a jamais surpris et c'est comme cela que cette légende est née.

- Mais pourquoi as-tu imaginé et réalisé tout cela, Papy ?

- Pour remercier les habitants de la vallée qui m'ont aidé et accueilli, pour célébrer le lieu où finalement tout a démarré pour moi, pour laisser ma trace sur cette terre mauriennaise si hospitalière.

Vois-tu, Emmilyse, toute cette histoire, toute cette vie n'ont été possibles que grâce à quelques mots de la langue française découverts et appris au fond d'une cellule. Le titre de ce livre aurait pu être "Comment les mots peuvent changer une vie" ou "Comment le destin est intimement lié à la littérature" Merci Monsieur Jules Verne. »

Deux larmes apparurent aux coins des yeux d'Emmilyse et roulèrent sur ses joues.

« Elle est encore plus belle que d'habitude ton histoire. Merci papy ! »

Giovanni lui sourit. L'émotion le gagna également. Il était heureux. Heureux d'avoir pu partager ce secret avec sa petite fille.

« Je suis très heureux que ça te plaise, ma chérie.

- Papy tu es incorrigible. "Cela" et non pas "ça". Moi aussi, je te l'ai répété cent fois. Malgré ton histoire de chapelle, c'est vrai qu'il te reste encore des lacunes en français »

Giovanni et Emmilyse se regardèrent et un grand éclat de rire fusa dans la pièce.

TITRE : La brioche

AUTEUR : Alexandre Gros



Il fait encore très froid ce matin. Que dis-je ? L'air est terriblement glacial. Les vingt minutes de marche qui séparent le dortoir des ouvriers de l'entrée du tunnel me semblent durer une heure. Le vent gelé fouette mon visage comme on bâte les blés pour en extraire le grain. C'est mon premier hiver dans les Alpes. C'est d'ailleurs mon premier hiver en dehors de ma Toscane natale.

Une grande campagne de recrutement pour le percement du tunnel ferroviaire du Fréjus a eu lieu il y a quelques mois et comme les salaires promis étaient bien au-dessus de ce que je pouvais gagner à la ferme familiale, j'ai décidé de tenter le coup. Et j'ai bien fait. En n'envoyant que la moitié de mon nouveau salaire à ma famille, mon père pouvait employer deux hommes pour me remplacer, et il envisageait même, m'avait-il confié dans sa dernière lettre, de pouvoir cultiver à nouveau les terres restées en jachère trop longtemps faute de main d'œuvre.

Mon travail n'est pas très compliqué, mais les journées sont longues. Je suis en charge de l'éclairage. Muni d'un tonneau de combustible sur roulettes, ma mission consiste à faire des

allers-retours dans la galerie et approvisionner en huile toutes les lampes du chantier. Gare à moi si j'en oublie une ! Le rythme de travail des ouvriers est effréné et une lampe éteinte peut faire perdre du temps à nombre de travailleurs. Heureusement, sous terre, il fait moins froid et les nombreux kilomètres que je parcours toute la journée me réchauffent.

L'ambiance est très chaleureuse. Je côtoie des gens qui viennent d'un peu partout : Piémont, Sardaigne, Lombardie, France, Suisse. Tous ont quitté leurs provinces, parfois en risquant leur vie, pour tirer partie de ce chantier colossal. Nous sommes logés tous ensemble dans des dortoirs à Bardonecchia. D'autres habitent à proximité, à Oulx, Bardonecchia, ou même Modane depuis qu'on a ouvert complètement le passage sous-terrain. Je me suis fait de nombreux amis, mais je m'entends particulièrement bien avec Louis, un modanais qui a, comme moi, à peine vingt ans. Nous sommes rapidement devenus très proches.

Chaque lundi, pour la pause déjeuner, j'apporte une brioche confectionnée la veille, que je partage volontiers avec quelques camarades pour le dessert. Louis se débrouille toujours pour être là. Son travail harassant de déchargement des remblais ne lui plaît pas et il ne veut rater ce moment de partage sous aucun prétexte.

- Alors, Sergio ! Tu as eu le temps de préparer de la brioche hier ?

- Oh, tu sais, je n'ai pas grand-chose d'autres choses à faire le dimanche. Et puis, j'aime bien cette recette. C'est ma grand-mère qui m'a donné son carnet avant que je ne quitte la maison. Elle devait avoir peur que je n'aime pas la nourriture de la cantine...

- Et bien si elle était là, je lui sauterais dans les bras, à ta grand-mère. Cette brioche est divine !

Voilà, c'est le petit rituel du lundi... Le problème, c'est que de plus en plus d'ouvriers demandent à se joindre à nous pour le casse-croûte et qu'il va bientôt falloir que je prépare deux brioches pour contenter tout le monde. Fernando a proposé d'en ramener une également pour me soulager. Mais elle n'est vraiment pas fameuse et il en reste chaque fois. La mienne, en revanche, disparaît en quelques minutes. Mais quel bonheur de voir les collègues sourire et oublier leurs pénibles tâches un instant !

Fernando m'a demandé de lui cuisiner une brioche pour qu'il la fasse goûter à sa famille. Il me la paierait bien sûr, mais il en a tellement vanté la saveur, que ses proches le supplient chaque

semaine d'en rapporter. C'est ainsi que, la semaine suivante, je vends ma première brioche au noir. Et la rumeur ne mettra pas longtemps à circuler.

- Dis Sergio, tu vends des brioches il paraît. Tu m'en ferais une pour lundi prochain ?

- J'en ai déjà trois à faire, Marco. Il faudra attendre dix jours.

- Entendu ! Et n'oublie pas les fruits confits !

Mes brioches fourrées aux oranges et melons confits ont maintenant tellement de succès, que je dois commencer à remplir une liste d'attente. J'y consacre des dimanches entiers.

En quelques mois, j'ai accumulé une sacrée cagnotte. J'en discute avec mon copain Louis et lui confie que j'envisage sérieusement de quitter le tunnel et d'ouvrir un commerce de brioches. Je lui demande aussi, comme il vit à Modane, de me prévenir s'il voit un local disponible pour m'installer. Il accepte avec plaisir.

Chaque semaine je l'interroge pour savoir s'il a repéré quelque chose, mais il répond toujours par la négative. Les semaines, puis les mois passent et mon petit marché clandestin sous-terrain se porte on ne peut mieux. J'ai essayé de demander au

chef de chantier de ne travailler que cinq jours par semaine sans lui détailler les raisons de cette requête. Mais il m'a rétorqué sévèrement que si ce travail était trop dur pour moi, je n'avais qu'à retourner au cul des vaches de mon père.

L'été arrive, et je retrouve enfin des températures familières de mon pays. Louis ne s'est pas présenté au travail depuis trois semaines et je commence à m'inquiéter. Quelque chose de grave a dû se passer, sinon il m'aurait prévenu. Je décide alors de sacrifier un dimanche de pâtisserie pour aller demander de ses nouvelles à Modane. J'en profiterai pour rechercher un local pour ma pâtisserie. Fernando a gentiment accepté de me prêter sa bicyclette pour me faire gagner un peu de temps. En passant par le tunnel, je ne mettrai pas plus de 3 heures pour rejoindre Modane.

C'est la première fois que je viens à Modane. Quelle ville animée ! Il y a des dizaines de cafés dans la grande rue centrale, desquels vont et viennent des militaires, des commerçants, des bourgeois et des paysans. De la musique s'échappe de chacun d'eux, créant une atmosphère festive.

J'entreprends de remonter la rue principale. Aucun pas de porte ne semble disponible. Je m'égare dans mes pensées tout en continuant mon chemin quand, soudain, je vois une file d'attente

longue comme un jour sans fin qui obstrue toute la route. Curieux, je m'approche de la vitrine. C'est une boulangerie. Toute neuve. Je lève la tête et lis l'enseigne suivante : « Chez Louis - Pain de Modane ».

Ce doit être une coïncidence. Ce doit être un autre Louis. C'est un prénom courant par ici. Mon Louis ne m'a jamais parlé d'ouvrir une boulangerie. En observant une dame sortir de la boutique, je découvre qu'elle porte une brioche qui ressemble étrangement à celles que je tiens de ma grand-mère. Mon teint pâlit et mon cœur s'emballe.

Je me rapproche encore et colle mon visage au carreau pour voir à l'intérieur. Il est là. C'est bien lui. C'est bien Louis. À l'instant où il m'aperçoit, il se fige. Son visage se crispe en une grimace pétrifiée. Il rougit comme un enfant qu'on aurait pris en train de faire une bêtise. Son regard est triste. On devine son sentiment de honte, de gêne, ou de culpabilité ? J'ai la sensation qu'on vient de me planter un couteau dans le cœur. Non pas parce qu'on m'a volé mon idée et copié mon savoir-faire, mais parce que je viens de perdre mon meilleur ami.

Les jours sont ternes désormais. Je n'ai plus de goût à rien. Les collègues voient bien que je n'ai pas le moral.

Marco, pensant bien faire en évoquant un sujet que j'affectionne, me lance sur un ton chantant :

- Alors Sergio, tu me feras une brioche pour lundi si tu as de la place sur ta liste ?

- Mmm... D'accord...

Mais il n'y aura pas de lundi suivant.

Tant pis pour les brioches.

Tant pis pour les amis.

FIN

TITRE : La fin du « Livre-arbre »

AUTEUR : Valérie Andrieux

Le livre se présentait comme un vieux tronc doté de vieilles branches solides dans son prolongement, légèrement flottantes ; et sur ces branches, bien accrochées, des milliers de pages imprimées en couleur...

L'ouvrage était impressionnant de par son ampleur, son envergure, ses couleurs (marron gris et noir pour le tronc et les branches, différents tons de verts pour les feuilles, multicolores pour les caractères), le fort bruissement du vent dans les signes...

Manifestement il était très vieux mais se portait malgré tout fort bien, et ce par tous les temps : chose extraordinaire, il portait ses feuilles en toutes saisons.

– Il doit en raconter une sacrée histoire, se disait l'homme qui le contemplait depuis de longues heures. Et il doit avoir des racines vastes et profondes. On les voit qui affleurent à des dizaines de mètres au-dessus du sol à la ronde.

Comme s'il avait entendu la réflexion de l'homme, le « Livre-arbre » s'adressa à lui :

– Mes racines sont faites de la pâte à papier la plus solide du monde. Elles résistent à tout événement climatique, à l'usure du

temps, aux jugements et aux critiques les plus acerbes. Elles sont plus fortes que les racines de tous les autres arbres réunis.

– Et quelle en est la raison ?

– C’est parce que je raconte une histoire. Je suis donc le témoignage, le souvenir, l’héritage...

– Et de quoi s’agit-il ?

– Tout simplement de l’histoire du livre au travers des siècles : sa naissance, son développement, son évolution, ses différentes formes, ses genres, ses matières, ses illustrations, ses combats... Savez-vous qu’il a fallu cacher certains d’entre nous pour sauvegarder des pans entiers de l’histoire ? Que des dictateurs ont voulu tous nous brûler en d’immenses feux car nous symbolisions la connaissance, la liberté, la culture, et tant d’autres valeurs si importantes ?

L’homme partit sur cette tirade et s’en fut méditer. Le lendemain il revint plein de questions et, stupéfait, trouva le « livre-arbre » dénudé de toutes ses « pages-feuilles ». En revanche les caractères d’imprimerie s’étaient déplacés sur les branches.

– Que vous est-il arrivé ?, s’effara l’homme.

– Je vous ai livré une partie de mes secrets et en quelque sorte j’ai été puni. Je n’ai pas le droit de partager l’origine de mon

existence, ni de ce qui constitue les éléments de mon apparence. Je l'avais oublié depuis le temps...

– Et pourquoi donc ? demanda-t-il, stupéfait.

– Mais parce que vous êtes un humain, et que dans mon monde on estime qu'à ce titre vous êtes susceptible de révéler à d'autres ce que je vous ai dit.

– Ne puis-je vous écrire par exemple un engagement à me taire en toutes circonstances, pour vous permettre de retrouver votre apparence originale ?

– Cela ne servirait à rien... Ils ne comprendraient malheureusement pas...

Et le « livre-arbre » ferma les yeux, immobilisa ses branches et se tut.

Le lendemain, l'homme revint, à la même heure. Cette fois la situation avait empiré. Toutes les branches étaient nues. Il n'y avait que très peu de signes sur le tronc et ils étaient tous noirs.

– Mon Dieu mais que se passe-t-il encore ?, cria l'homme.

– Je me meurs mon ami, mes racines sont touchées. Tendez de décoder le court message inscrit sur mon tronc. Si vous y parvenez, peut-être aurai-je une chance de revenir à la vie.

Au lieu de cela, estimant la tâche trop ardue, l'homme décida de mettre à jour toutes les racines pour les soigner. Ce faisant, bien entendu, il finit de les tuer et vit se décomposer ce qu'il restait du « livre-arbre ». Jamais il ne sut ce que ce dernier voulait lui transmettre...



TITRE : La fugue

AUTEUR : Micheline Boland

Six mois. Voilà six mois que tu as disparu. Tu venais de fêter tes vingt ans. Tu es parti un matin de printemps fuyant peut-être la prochaine session d'examens, abandonnant une vie confortable, laissant de côté ta famille et ta copine, Caroline. Tu n'as emporté qu'un sac à dos contenant peu de choses.

Tu es parti alors que nous consacrons notre dimanche à une balade gourmande avec notre groupe d'amis. Nous nous amusons tandis que tu prenais la route avec ton vélo. Avant de m'en aller, je t'avais crié "au revoir", tu m'avais répondu "à plus, maman". Comment pouvais-je deviner que je n'entendrais plus ta voix ?

J'ai vécu des jours tellement angoissants ! Je ne parvenais plus à trouver le sommeil. Je travaillais comme un robot, cuisinant n'importe quoi. Comme m'était insupportable et problématique cette vie sans toi ! Pourquoi avais-tu éteint ton portable toi qui en abusais ?

Personne dans notre entourage ne croyait à la possibilité d'un suicide. Caroline m'a assurée que tu avais plein de projets, vraisemblablement trop, dans la tête. D'ailleurs ne venais-tu pas

d'adresser le manuscrit de ton roman de science-fiction à un éditeur ?

Pas de trace toi en Suisse là où mes parents résident depuis leur retraite ni dans les Ardennes où tes autres grands-parents ont leur seconde résidence. Des endroits que tu affectionnais pourtant et où tu avais des repères.

Quinze jours après ton départ, nous avons reçu une lettre de France dont le timbre n'était pas oblitéré. Nous ne savons donc pas dans quelle région tu te trouves. Tu disais que tout baigne pour toi et que tu reviendrais une fois ton rêve accompli.

Jusqu'à ce message, ton père semblait aussi inquiet que moi. Après, il a dit : "Ça ne me surprend pas. Souviens-toi quand nous étions en vacances à la mer il aurait préféré être à la montagne, et l'inverse aussi d'ailleurs. Quand nous lui avons proposé de prendre une chambre à la cité universitaire, il a voulu un kot au centre-ville. Comme nous avons refusé, il a choisi de perdre du temps dans les transports en commun en revenant chez nous tous les soirs. Un an de judo, puis un an chez les scouts. Jamais content au bout du compte. Laissons-le expérimenter les choses et trouver ses marques. Ne te tracasse pas trop ! Il retombera toujours sur ses pattes."

Ta grand-mère a prétendu : "Je ne m'en fais pas pour lui. Il a de qui tenir. Regarde son grand-père et moi. À vingt ans nous étions mariés et nous avons ouvert notre première épicerie."

Ton père était-il sincère quand il affirmait être certain de te revoir rapidement et assurait que je ne devais donc pas m'inquiéter ?

Comme plus aucun message n'a suivi ton courrier, on a tout essayé pour te retrouver : détective privé, radiesthésiste et même voyante ! On a diffusé ton portrait un peu partout. En vain !

Je me suis posé tant de questions, pendant ces six mois. Je me suis culpabilisée : tes insatisfactions récurrentes n'en suis-je pas un peu responsable ? N'est-ce pas mon côté prof toujours prête à dire "tu peux mieux faire" qui t'a rebuté ? N'aurions-nous pas dû, nous tes parents, te conseiller de consulter un psy quand tu t'es montré si hésitant quant au choix d'une faculté ? As-tu fait une mauvaise rencontre ? Il est tellement question dans les magazines de ces jeunes qui s'engagent dans des sectes, qui changent de philosophie de vie ou de religion et qui se retrouvent sur des chemins tortueux et peu sûrs ?

Nous aurions compris que tu arrêtes tes études pour en suivre d'autres ou pour apprendre un métier. Si tu étais vraiment

malheureux, pourquoi ne pas en avoir parlé à nous, à tes copains et surtout à Caroline ? Pour moi, il est difficile de ne pas savoir.

Je ne voyais pas de nuages à l'horizon de notre vie familiale. Je n'avais pas remarqué que ton ciel s'obscurcissait jour après jour. Quand j'y repense, c'est vrai qu'il y avait des moments où tu semblais ailleurs... Je n'y avais pas prêté attention plus que ça, je pensais que c'était la crise d'adolescence qui se prolongeait. Je le regrette. J'aurais dû être vigilante.

J'aime être dans ta chambre, toucher les objets que tu aimais, m'imprégner de l'ambiance qui traduit ta passion récente pour la photographie, sentir ton odeur sur des sweat-shirts laissés dans la penderie ou assise sur une chaise près de la fenêtre simplement contempler le jardin tel qu'il s'offrait à toi.

Il y a quelques jours, j'ai trouvé par hasard des poèmes écrits de ta main entre les pages d'un manuel. Ce sont des images, des métaphores, de beaux mots que j'ai du mal à interpréter.

Les portes ne s'ouvrent que sur des visions chimériques. Les chimères prennent dans leurs filets l'avenir des moissons.

Le fruit défendu donne sens aux jeux du hasard et des coïncidences. J'offrirai à la vie l'hommage de mes incertitudes.

Sans cesse j'imagine d'autres soleils Sans cesse je reconstruis mes souvenirs.

Mon cœur me rend esclave du passé.

Je suis complice des brumes et des silences.

La lumière naît autre part. Loin des échos désespérés. Loin des couleurs lugubres qui me soumettent au bon plaisir de l'imprévu.

Je vis dans mon sommeil, sans rancune et sans soupçon. Mes désirs me font quitter l'enfance. Le vent me parle. Il est impatient et généreux. Il ouvre les fenêtres aux oiseaux. Il rend libre.

Je porte sur les épaules les secrets de mes audaces. Mon destin c'est mon jardin secret.

Je voudrais fuir vers l'horizon. Ce qui m'en sépare est le chemin des saisons.

À chaque pas je serai vainqueur de la route.

Je rencontre des masques. Dans le brouillard, la lumière est inutile. Dans la nuit, les trésors sont invisibles.

Comment n'ai-je pas pu lire l'insatisfaction, le doute et le questionnement dans ton regard ? Comment n'ai-je pu les entendre dans le timbre de ta voix ? Tu vivais peut-être une dépression naissante... J'espère ton retour. Ton père dit que tu as pris l'année sabbatique que tu n'as pas osé nous demander et que nous t'aurions probablement refusée.

Avant, je n'avais pas la même conscience du temps qui passe. Je me laissais emporter par le flux des heures et des jours. Je n'y faisais pas vraiment attention. Je ne surveillais pas avec fébrilité le contenu de la boîte aux lettres ni les messages électroniques. Depuis ta disparition, je m'interdis de profiter de la vie. Je me dis que là où tu es, tu as peut-être faim et froid, que tu vis éventuellement dans un milieu hostile et contraignant ou même que tu es malade.

Mon enfant, je ne suis pas parvenue à te protéger. Je promets que quand tu seras de retour nous mettrons les choses à plat. Oui, nous redémarreront, ton père et moi, autre chose avec toi. Nous essayerons d'être heureux, tout simplement heureux. Nous t'aimons toujours.

Hier encore, j'ai cherché des indices dans ta chambre. Sur l'étagère, j'ai aperçu le seul roman en anglais que tu possèdes :

"*On the road*" de Jack Kerouac. Dans un tiroir de ton bureau, j'ai retrouvé ton livre préféré : "*Les poésies complètes*" de Blaise Cendrars. Je l'ai ouvert. J'ai remarqué que tu y avais surligné : "*Quand tu aimes il faut partir...*" alors j'ai voulu croire que tu es parti parce que tu nous aimais, que tu avais à découvrir ce que la vie avait de plus beau à t'offrir.

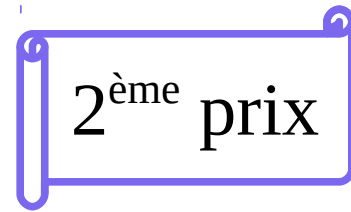
Aujourd'hui, je suis anéantie. La police m'a annoncé qu'on avait trouvé ton corps dans un glacier des Alpes. Je me refuse encore à le croire.

Tout ce que je sais c'est que je ne cesserai jamais de chercher dans tes notes de cours, ton agenda et tes livres, la vérité sur ton départ. J'essayerai de comprendre.

TITRE : La grande Rue

AUTEUR : Wanda Morin

1957. Deuxième hiver en Savoie.



Matins gris et humides qu'un soleil sans éclat ne parvient pas à réchauffer. Tout un peuple de fantômes m'accompagne, les personnes, les lieux avec leurs couleurs, leur lumière et leurs odeurs que j'ai laissés, là-bas, dans mon village d'Emilie Romagne depuis un peu plus d'un an.

Tristesse. Nostalgie. La Grande rue, c'est ainsi qu'on appelle cette artère importante, la nationale qui relie Chambéry à l'Italie via le Mont-Cenis. Elle change d'aspect selon les saisons, cependant le trafic y est incessant, un fracas de freins infernal de Tirs fait vibrer les vitres et rend le sommeil difficile la nuit. De nombreux autres véhicules pétaradent et vomissent des gaz nauséux. Je n'en avais jamais vu autant. Cet enfer de mouvement et de bruit me perturbe et me fascine à la fois.

De chaque côté de cette voie de passage, des maisons dont le rez-de chaussée est habité par des immigrés, en grande partie, des Italiens. Ma famille en fait partie. Des logements souvent insalubres, avec de grandes ouvertures vitrées qui donnent sur le trottoir.

Quel ennui cet alignement de façades sans couleur ! Des gens vont et viennent à se demander ce qu'ils trament, où ils vont, vers quoi ils marchent. Personne qui te dise quoi que ce soit du genre, « *Ciao, come ti chiami ? Che bel vestitino !* » Dans les magasins, on ne te tend jamais deux *caramelles*. Ici, on a l'impression de ne pas être vu. Pour moi et pour certains autres habitants, la vie est ailleurs. Entendez Carmela qui appelle à « l'italienne », à gorge déployée, la voisine des étages supérieurs : *Aaandrréee...Aaandrréee, vieni qué jé fais la pasta, aujourd'hui !*

Depuis le temps que ces deux femmes, la quarantaine, se connaissent, *tagliatelle, anolini, tortelli, gnocchi, pizza, saltimbocca e tiramisu*, n'ont plus de secret pour l'amie française, qui, étant donné sa propension à commérer, à « *chiacchierare* » en fait profiter le voisinage !

Carmela n'est pas beaucoup allée à l'école en Italie mais elle connaît tout de même l'orthographe de tous les mots qu'elle livre à son apprentie ; elle s'énerve parfois : « *Est facile écrire italiano pourquoi tou écris cé qué tou entende* »

Pour Andrée, ça en est trop, ces remarques répétées, elles attentent à son amour propre.

« Carmela, je voudrais apprendre l'italien, j'en ai assez de tes gronderies et puis je trouve ta langue maternelle tellement chantante ! Comment je dois m'y prendre pour parvenir à rouler les « r » ?

« *Trentatre cavalli con trentatre carrozze venivan giù da Trento tutte trentatre trorellando. Ripète* », lui intime Carmela sur un ton professoral. Andrée, en reste comme deux ronds de flan et, au lieu de « *ripéter* », elle répond par une explosion de rires ! Cependant, je sais qu'elle s'entraîne à prononcer les mots de vocabulaire, que sa fille a appris en classe et écrits dans son cahier. Ginette fréquente comme moi le Cours Complémentaire. Elle m'initie à la langue française, le soir, après l'école. Elle est étonnée de découvrir le matériel scolaire que j'ai emporté dans mes valises : un cahier à « *righe* » (lignes), pour les exercices de langue et un à carreaux pour le calcul, ainsi qu'un certain nombre de livres scolaires. Un de ces soirs : « *Ginette, tu sais qui est Giotto ? GIOTTO* est la marque de ma boîte de crayons de couleur et le nom de ce monument de la peinture italienne y apparaît en rouge. Non, Ginette n'a jamais entendu parler de lui. Privée de mots pour lui en dire davantage sur ce personnage, je cherche, dans mon livre d'histoire que j'ai emporté, des pages où figurent

les fresques de *Giotto* à Assise, je lui montre aussi des vues de Florence et du campanile... Elle observe, muette, puis, « Tu connais tout ça, tu trouves ça beau » ? Les mots et l'expression de son visage me disent qu'elle est résolument dans un autre monde. Je voudrais lui expliquer qu'en Italie, tous les élèves ont entendu parler de lui, car l'enseignement artistique tient une place importante dès l'école primaire.

Je suis persuadée, qu'un jour, Ginette ira à Firenze, peut-être à Assisi et se souviendra alors de la petite boîte de douze crayons de couleur qui portait la marque « *GIOTTO* ».

Le lendemain, à l'heure de l'école, elle m'appelle : « Eh ! *GiottÒ*, tu es prête » ?

Ça m'arrache un sourire de satisfaction, Ginette sait que *Giotto* a existé.

Ces moments de camaraderie et d'échanges me permettent de supporter les humiliations qui m'accablent par ailleurs à cause en particulier de mon parler qui n'est, hélas, ni français, ni italien.

Je prends ma revanche en cours de langue italienne pendant lequel je deviens l'assistante du professeur. Il me demande de parler un peu de Parme, de faire un exposé sur le *prosciutto* (je lui ai confié que mes grands-parents étaient affineurs de jambons), de

chanter des chansons. Ce sont des instants où je redeviens moi-même, je retrouve ma peau dans un tout clair et lisible, ma langue, ma musique. Je redeviens celle qui chantait à tue-tête *I Papaveri e Papere*, *Bella ciao*, tout le répertoire du festival de *Sanremo*. Je connais. Je chante sans me faire prier, debout, fière et toute la classe se déchaîne et mélange ses paroles écorchées aux miennes. Je ne suis plus l'étrangère aux cheveux noirs, bouclés qu'on appelle « l'Italienne des Docks » (J'habite au-dessus du magasin « Docks Lyonnais), je me sens en communion avec mes camarades. C'est réellement exutoire !

D'autant que sur le chemin du retour à la maison des groupes de filles fredonnent les airs appris, avec quelque hésitation pour retrouver les bonnes paroles. Mais je suis là pour les rassurer.

Les années 50-70, en Savoie, sont l'époque des grands travaux de creusement de galeries ou de barrages. Le samedi soir, la Grande rue fourmille de monde. Des familles venues des alentours faire leurs courses mais aussi, des paquets d'hommes, mal rasés, les yeux gonflés par des nuits sans sommeil, le visage gris à cause du béton qu'ils manipulent sur les chantiers ou de la poussière des percements de tunnels qui conduiront l'eau aux

centrales hydroélectriques. Comme mon propre père, ces sous-hommes vivent, pendant la semaine dans les baraquements du chantier. Oui, il y a foule d'immigrés dans la Grande Rue. Je les reconnais. Leur allure trahit leurs conditions. Ils se ressemblent tous, les immigrés. Ils marchent sans but précis, la tête dans les épaules, les mains, vieillies trop tôt, rongées par le béton, au fond des poches, en échangeant quelques phrases frappées de nullité, juste pour se donner une contenance, pour paraître comme tout le monde.

En silence, ils subissent humiliations et outrages sans jamais cesser de contribuer largement au développement de leur pays d'accueil. Ils vont d'un chantier à un autre : celui de centrale de Randens, du barrage de Roselend, de la Bissorte, du Mont Cenis, du tunnel... Peu à peu, assez naturellement, une envie d'Italie s'est fait sentir dans la région. Combien de voisins sont venus chercher des « bons plans » de vacances auprès de mes parents, combien de *ciao, ciao* se sont perdus dans la grande rue ! De nombreuses familles mauriennaises ont pris l'habitude de vacances sur les plages de l'Adriatique ; d'autres, conquises par la cuisine italienne, se rendent avec les navettes de Modane faire des achats à Suze. J'ai le souvenir inoubliable, l'image ineffaçable

d'une nuit de l'été dernier. Quelque chose d'inhabituel se tramait en face, sur le trottoir, devant le bureau des PTT. La musique lancinante de Mandoline. En pleine nuit. Une heure venait de sonner à l'horloge de la mairie. Mandoline, un immigré italien pas comme les autres. Quel était son vrai nom, d'où venait-il, comment avait-il atterri là, quels étaient ses moyens de subsistance en dehors des pièces que les passants lui donnaient ? Mandoline. Une tête d'artiste, un regard vert, rieur qui ne laissait pas indifférent. On l'aimait bien dans le village mais je crois que personne n'avait poussé la curiosité ou la générosité pour le connaître davantage. On tolérait sa présence sans plus, à part quelques enfants qui lui jouaient des tours désagréables. C'était un original, qui ne demandait qu'à jouer de sa mandoline ou de son « *tamburello* » (petit tambour) et à pouvoir boire tous les coups que son corps amaigri ou que le besoin d'inspiration réclamaient. Mandoline, ambassadeur de la musique italienne en basse Maurienne ? Cette nuit d'été donc, assis sur l'escalier de la Poste, tantôt il grattait les cordes de sa mandoline, tantôt il frappait comme un fou sur son *tamburello*. Avec peine, il s'est levé et a initié alors un drôle de ballet, une danse de plus en plus frénétique, un piétinement endiablé. Sur le rythme envoûtant de sa musique

qui ne me rappelait rien de ce que je connaissais du répertoire populaire, il dessinait des arabesques de ses grands bras desséchés. Il se déchaînait en hurlant » : *Notte della taranta, notte della taranta, pizzica, pizzicchettaaaa...* » ! Ce spectacle de rue invraisemblable a duré jusqu'à ce que ce pauvre hère s'affaisse, tel un chiffon sur ce trottoir qui était son domicile, mais cette nuit, sans la famille des passants. Cela ressemblait étrangement à un exercice d'exorcisme, libérateur. Pourtant, ici, pas de tarentule, dont la piqûre est venin et qu'on évacue en dansant les « *pizziche* » pendant la « *Notte della taranta* » Mandoline, venait de trahir ses origines, les Pouilles. Il a fini sa vie, en exorcisant les souffrances de son existence comme, dans son pays, quand on évacue le venin des tarentules (araignées présentes dans la région de *Taranto*) en se lançant corps et âme dans la musique et la danse de la « *pizzica* ». Mandoline est tombé sans retour sur le trottoir de la Grande Rue. Moi, j'étais là, enfant impuissante, possédée à mon tour par la scène. Toute personne qui a vécu à cette époque dans ce village de basse Maurienne se souvient de Mandoline et de sa musique. Aujourd'hui, la « *pizzica* » occupe une bonne part du répertoire folk dansé par des groupes en Maurienne et ailleurs. Ciao, Mandoline, « *O sole mio, sta'nfronte a te...* »



TITRE : La Servante

AUTEUR : Sandra Rosa

« *Santa Maria, madre di Dio...* Faites qu'il ne me fasse pas trop mal »

Un instant avant, dans la pénombre du grenier, Carolina allongée sur sa paille de misère sentait son sang se figer en distinguant les contours de la silhouette trapue et massive se dessiner dans le chambranle de la porte. Malgré la lenteur calculée de ses gestes et son application sournoise à rendre sa voix la plus suave possible, une visite nocturne du maître n'a jamais rien d'amical. Elle ne sait que trop ce que le vieux vient chercher une fois la nuit tombée, quand le sommeil profond de la patronne lui permet de quitter le lit conjugal sans être inquiété. Le jour, elle s'applique à ne pas croiser sa route, l'évitant minutieusement, exécutant avec soin ses corvées aussi loin de lui que possible. Mais dès lors que pointe le crépuscule, l'angoisse de se retrouver à sa merci reprend le dessus et Carolina ne se sent plus en sécurité nulle part.

À peine trois mois plus tôt, au sortir d'un printemps capricieux, il était venu un jour de juin récupérer ses précieuses vaches mises à l'hiverne chez la mère de Carolina. Ses jeunes

frères les avaient cajolées dans leur vallée piémontaise au climat moins rigoureux que le rude haut-mauriennais, où la neige prend ses quartiers pour de trop longs mois, quand souffle la tourmente de la *lombarde*. Ce jour funeste n'augurait rien de bon pour la jeune fille. Elle n'avait pas été dupe des intentions du vieux ; dès que la veuve de l'instituteur avait le dos tourné, un regard torve et vicieux détaillant sans vergogne ses formes naissantes la faisait tressaillir. Elle avait supplié la *mama* de ne pas le laisser l'emmener avec lui pour la saison d'estive, mais aucun argument n'aurait pu concurrencer le fait qu'une bouche de moins à nourrir pour quelques mois allégerait la peine du reste de la fratrie, dans le dénuement depuis le décès du papa. Naïveté ou trivialité du bon sens, la mère de famille s'était tristement résignée à confier sa fille aînée aux bons soins du paysan, pourtant réputé cupide et violent par-delà la frontière. Consciente du sacrifice qu'elle lui demandait, elle était déjà rongée par la culpabilité, avant même que leurs silhouettes ne disparaissent au bout de la piste menant l'adolescente à sa misérable destinée, avec pour seul bagage quelques livres enserrés dans son baluchon. Si seulement elle avait eu d'autres options... Si son époux avait encore été de ce monde ! Jamais il n'aurait permis que son enfant bien-aimée ne subisse tel

avilissement : pour une poignée de lires, louer ses services à ce pernicieux vacher prétentieux de Vanoise. Laisser sa fille chérie quitter la quiétude de Bussolène pour l'âpreté d'un ailleurs austère. Le sort en avait décidé autrement...

Le retour aux alpages des bêtes expatriées avait provoqué l'allégresse des gens de la montagne, impatients de vaquer enfin à leurs occupations de la belle saison. Traite, fabrication du fameux mauriennais et fenaison rythmeraient désormais les journées des uns et des autres, chacun maîtrisant à la perfection les tâches qui lui étaient assignées. L'arrivée de la jolie servante italienne ajouta à la liesse ambiante, la jeune femme étant vouée à alléger le labeur de la maîtresse des lieux et apportant une touche de gaieté à cet environnement indéniablement masculin.

Les premiers jours, le vieux manquait encore d'hardiesse pour oser un geste déplacé, se contentant de la dévorer des yeux, malgré le désir de chair fraîche qui taraudait son esprit étroit et malsain. Mais ce répit dans l'existence de Carolina ne dura qu'un temps. Très vite, les bas instincts du vieillard libidineux prirent le dessus. Le prédateur trouvait toujours un moyen de glisser furtivement sa main vicieuse sous les jupons de Carolina, au détour d'un champ ou dans un coin obscur du chalet, à l'insu de

tous, des ouvriers agricoles comme de son épouse ou de son fils. Ou bien complices, feignaient-ils l'ignorance ? Elle ne pouvait l'envisager... L'enfant repoussait tant bien que mal les assauts à peine dissimulés de son maître, priant secrètement pour que ses caresses indécentes suffissent à rassasier un appétit chaque fois plus vorace. Elle aurait voulu s'en ouvrir à Antonin. Il semblait l'estimer. Peut-être aurait-il eu l'ascendant sur son père. Lui aurait-il fait entendre raison. Pourtant, honte et crainte de se voir congédier et devoir rentrer en Italie seule et sans le sou réduisaient au silence sa volonté. Soumise, il lui fallait supporter les sévices dans l'attente de la démontagnée.

La première nuit où il vint la trouver dans son réduit pour assouvir ses désirs obscènes, elle savait que rien ne l'empêcherait de prendre ce qu'il était venu chercher. Elle tenta vainement de résister à son assaillant mais la douleur foudroyante d'une pénétration impétueuse la plongea dans un état de léthargie tel que son esprit sembla se détacher de la scène dont elle était victime, inconscient instinct de préservation insufflé par le désespoir. Carolina ne sentait plus la friction des grandes mains calleuses sur sa poitrine harcelée. Elle ne goûtait pas l'âcreté de son haleine putride quand il passait sa langue dégoûtante sur sa bouche. Après

avoir arraché impunément le bien le plus précieux de l'innocente, il fit le tour de ses modestes effets, en profitant pour lui dérober sa petite médaille de baptême, seul objet de valeur. Illettré et le revendiquant, il ne trouva aucun intérêt aux ouvrages qu'elle dissimulait sous une caisse et les laissa choir méprisamment sur le sol, avant de quitter les lieux de son forfait, déçu du maigre butin mais satisfait de la démonstration de sa virilité. Elle resta prostrée sur sa couche jusqu'aux aurores, aucun sommeil salvateur ne venant atténuer ses souffrances. En écho à la souillure de son corps et de son âme, un rayon de soleil timide la ramena à la réalité de la tâche pourpre imbibant le tissu rêche du drap grossier, qu'il allait falloir effacer discrètement...

Les quelques semaines écoulées n'avaient pas émoussé l'appétence lubrique du bonhomme. Carolina en fit les frais de nombreuses fois. Pourtant, chaque soir elle suppliait la sainte vierge de son médaillon perdu, sollicitant son intervention divine pour que le vin englouti au souper assomme le vicelard au lieu d'émoustiller ses sens. Et pour que reviennent ses menstruations. Vaines prières.

Et le voilà qui franchit le seuil de la porte, ses pas lourds faisant craquer les lattes du grenier. Elle a espéré un instant que ce

soit Antonin venu prendre secrètement sa leçon de lecture. Mais elle doit se rendre à l'évidence. Carolina ferme les yeux, tremblante et résignée. Le plancher grince de plus belle. Un bruit sourd, un râle, et la sensation brutale du poids de sa carcasse massive, écrasante, trop lourde pour sa frêle anatomie. Carolina a le souffle coupé. Mais l'homme ne s'active pas à retrousser sa chemise de nuit et mordiller fort ses tétons de ses lèvres alcoolisées. Pas plus qu'il ne presse la jeune femme d'écarter les cuisses avec brusquerie. Un flottement dans son esprit en proie au trouble, puis soudainement l'air se fraie à nouveau un chemin jusqu'à ses poumons. Elle ose enfin desceller les paupières et essoufflée, incrédule, observe la femme du vieux et son fils s'activer autour du cadavre inerte gisant dans une flaque. Tenant en sa main la bûche tâchée de sombre, la mère se veut rassurante. « Tu n'auras plus rien à craindre de lui désormais, l'italienne. Il ne fera plus de mal à quiconque. » Après un regard vers Carolina, mélange de compassion et contrition, Antonin descend déjà chercher le traîneau à foin et une couverture, en guise de linceul. Il faut faire disparaître le corps au plus vite, avant que la maisonnée ne s'éveille. Et la sente est raide jusqu'au Grand Roc noir...

Cent années ont passé...

L'hiver a été exceptionnellement long et les neiges tardives ont enfin laissé la nature reprendre ses droits. L'envie d'arpenter les plateaux du Grand Vallon en ce magnifique début de juin a été la plus forte. Adossées à un rocher tiédi par un soleil arrosant généreusement le Col de Lanserlia, la grand-mère et sa petite-fille cassent la croûte en devisant gaiement. L'appétit va bon train quand un rayon lumineux accroche un bout de métal qui le reflète, éblouissant la jeunette. « Mama, viens voir ! Je suis sûre qu'il y a quelque chose sous les pierres de ce cairn effondré. » Déplaçant précautionneusement quelques roches posées là de longue date, elles distinguent très vite le tissu grossier d'une étoffe usée par les intempéries. À travers un orifice de la toile miroitent doucement les maillons d'une petite chaîne d'argent altérée par le temps. « Mama, c'est le butin d'un prince qui est enfoui là-dessous ! » Exhibant fièrement la médaille sans âge pendouillant au bout de la chaînette, la fillette exaltée esquisse un mouvement pour continuer la fouille, vite arrêtée par sa grand-mère, soudain émue aux larmes. « C'était donc là ! Ma chérie, je pense savoir ce que renferme ce tas de cailloux, et crois-moi, ce n'est pas ce que tu imagines. Tu as trouvé de façon totalement inespérée la seule

richesse qu'il cachait. Le reste n'est que poussière. Il faut que je te raconte une histoire. Viens tout près, Carolina... »

Pendant de longues minutes, la vieille dame raconte à la petite l'origine de son prénom, celui de sa propre grand-mère, qui avait franchi la frontière toute proche, un jour comme celui-ci, un siècle plus tôt. Cette courageuse femme, fragile et forte à la fois, aux yeux du bleu si limpide que l'on retrouvait chez sa petite-fille et qui vous chavirait l'âme. Cette histoire tue, transmise pudiquement au fil des générations, elle la tenait de sa mère mais n'avait pas trouvé opportun de la dire à sa fille. A quoi bon ? C'était du passé... Pourtant aujourd'hui sonnait comme le bon moment pour la léguer à sa descendance. Alors, elle lui dit sans détour la vie d'alors dans les alpages, des italiens qui louaient pour une bouchée de pain leurs services ici, dans l'espoir de rentrer un peu moins misérables chez eux. Elle lui raconte les sévices, les viols répétés et cette grosseur de la honte. La « disparition » inexplicable du vieux, que personne n'avait regretté. Le corps n'avait pas été retrouvé, l'affaire vite classée, on avait conclu qu'il était tombé dans un gouffre après avoir picolé une fois de trop. Puis Antonin, tout le contraire de son père, doux, brave, l'amoureux des premières heures, qui avait épousé Carolina et

reconnut l'enfant. Elle lui avait appris à lire dans sa langue, en cachette, avec ses livres, ses trésors rapportés de sa patrie, puis la tendresse avait fait le reste ; ils ne s'étaient plus quittés.

« Comme ses bouquins chéris que j'ai conservés religieusement, la petite médaille te revient de droit, ma douce. La boucle est bouclée désormais... Mieux vaut laisser le mort reposer où il le mérite, seul et loin du reste du monde. Comme l'aurait dit Carolina : *la vita continua, Santa Maria, madre di Dio !* »

TITRE : Mon cher fils

AUTEUR : Liam ESPER

Je t'écris cette lettre que tu liras après ma mort, sans savoir réellement si elle te servira ou non. On considère important d'avoir des racines dans un lieu ou dans une lignée généalogique. En réalité, je ne sais – et je ne crois pas possible de le déterminer avec certitude –, quel rôle joue nos origines dans notre vie. Mais, finalement, mon hérité sociale est particulièrement représentative d'un élément constitutif essentiel de ma personnalité. Voilà pourquoi je me décide à t'écrire cette histoire bien que j'aie passé mon existence à refuser ce fait et à effacer tout ce qui avait trait à mon passé familial dans le but de t'épargner.

Tu m'as souvent demandé pourquoi tu ne connaissais pas tes grands-parents paternels et la raison de mon silence à leur propos. Je te répondais invariablement que mon père avait été tué à Stalingrad en 1943 lors du siège mené par les Allemands et que ma mère était morte en Russie soviétique dans les années soixante-dix, tandis que moi, j'étais passé à l'Ouest au péril de ma vie. Le rideau de fer étant resté hermétique pendant des années, il m'avait été impossible d'avoir de ses nouvelles. La situation

politique de mon pays natal faisant écho à mon désir de rompre avec elle, je n'avais eu, en réalité, guère de mérite à franchir la frontière interdite et à m'installer dans une vie occidentale indépendante, éloignée de mon enfance et de mes liens familiaux.

Ta grand-mère avait été, pendant la guerre, une interprète de l'état-major de l'Armée rouge. Au moment de la capitulation allemande, à Berlin, elle avait participé à la découverte et à l'identification des corps d'Hitler et d'Eva Braun. Elle a ensuite passé plusieurs mois dans les quartiers généraux de l'armée afin d'inspecter les documents liés à l'histoire des derniers jours du Reich en vue de leur archivage. Il fallait aux responsables Russes des gens de confiance pour traduire les documents trouvés dans les décombres du Reich. Par la suite, de retour à la vie civile, Staline ayant personnellement interdit à quiconque de révéler que le corps d'Hitler avait été retrouvé, elle a gardé ce secret en famille. Pendant toute enfance, j'ai barboté dans le récit de ces événements que je devais taire à l'extérieur sous peine de représailles effrayantes. Je dois préciser qu'elle n'était pas une mère aimante, cette vieille radoteuse tout entière attachée à son travail. J'ai souffert de sa dureté et de son absence d'amour. En particulier, elle m'a obligé à apprendre l'allemand. Ce qui, finalement, m'a

bien servi lors de mon transfert à l'Ouest. La connaissance de la langue m'a permis de m'installer en RFA et de m'intégrer sans difficulté.

Je suppose que l'omerta imposée par le régime stalinien a favorisé son besoin d'épanchement auprès de ses proches. Combien de fois l'ai-je entendue raconter sa convocation au siège de l'état-major soviétique à Berlin, le 8 mai 1945, le jour même où la capitulation de l'Allemagne allait être signée ! Un colonel dont je ne me rappelle plus le nom, l'introduisit dans son bureau et lui tendit une boîte, précisant qu'elle contenait les dents d'Hitler et qu'elle répondrait personnellement de sa sécurité. Elle nous décrivait précisément cette boîte, même vingt ans après les faits ! C'était, paraît-il, un petit coffret usé, garni d'un intérieur de satin rouge, comme ceux qui abritent des bijoux. Les restes de cette mâchoire étaient une preuve irréfutable de la mort du Führer car chaque denture est unique et ne saurait être confondue avec une autre. Elle décrivait sa nervosité provoquée par le devoir d'emporter partout cette boîte et son effroi à l'idée de l'oublier quelque part.

A l'époque, j'en avais par-dessus la tête d'écouter ce récit. Je le trouvai macabre et stupide. Maintenant, j'ai davantage

conscience de la situation irréaliste et bizarre dans laquelle elle se trouvait. Je suppose que la guerre rend l'existence pathologique, rien ne doit correspondre aux repères psychologiques normaux que l'on possède en temps de paix. La mort était quotidienne et se trimbaler avec des restes de cadavre ne devait pas sembler une ineptie. D'autant qu'elle savait qu'Hitler après s'être suicidé, avait exigé qu'on brûlât son corps afin qu'il ne tombe pas entre les mains des Soviétiques. Cette boîte contenait donc tout ce qui restait de ce dictateur abominable qui avait mis le monde à feu et à sang pendant cinq ans. Seule preuve matérielle de sa mort, car Staline avait formellement interdit de photographier les débris de son cadavre calciné.

La raison du silence du dictateur soviétique envers la disparition de son rival me reste inconnue à ce jour. Paranoïa, désir de déstabiliser ses alliés occidentaux, volonté de vengeance posthume, dépit de ne pas avoir capturé son ennemi juré vivant ? Nul ne sait. Il avait même laissé courir le bruit que le chef nazi ne serait pas mort mais réfugié à l'étranger. Le 8 mai, le jour même où fût réalisé l'examen médico-légal du corps d'Hitler, les journaux moscovites publièrent une dépêche annonçant que soit Hitler était arrivé en Argentine, soit il se cachait chez Franco. Je

vous passe les détails de la traque du dentiste d'Hitler, les interrogatoires des témoins de ses derniers instants dans le bunker, les rivalités des services autour de ce dossier, tout cela dans les ruines de Berlin, traversées par les véhicules soviétiques ornés de petits drapeaux rouges en l'honneur de la victoire, dans des rues où flottait encore la fumée des derniers combats. L'identification formelle de la mâchoire d'Hitler a occupé quelques dizaines de personnes qui respectèrent le secret décrété par Staline à ce sujet pendant près d'une décennie.

Après sa mort, Khrouchtchev au pouvoir voulut rétablir une certaine vérité quant à la fin du Führer. Il permit l'accès aux archives, - enfin, une ouverture soviétique, donc porte entrebâillée et tout ce qui en sort est contrôlé et validé par les autorités compétentes -. Je me mis sur les rangs pour faire partie des commissions chargées d'établir un rapport conforme à la réalité communiste de l'époque. Et je fus à la fois monstrueusement agacé et profondément ému à la vue de la vulgaire boîte en plexiglas dans laquelle avaient été archivées les reliques que ma mère avait été chargée de rapporter à Moscou. Car évidemment, j'avais même douté de ses dires tellement j'en étais arrivé à la détester.

Après ma participation à cette mission, les services secrets allemands fédéraux furent ravis de découvrir que je n'avais qu'un désir, partir à l'Ouest. En échange de leur aide, je leur fournis tous les éléments en ma possession concernant ce dossier. Par la suite, établi à Cologne, je ne voulus plus entendre parler de cette période. On m'offrit de travailler dans le renseignement. Je refusais également. Je voulais couper tout lien avec l'URSS et je n'avais qu'un désir : devenir écrivain, vocation qui avait été la mienne depuis mon plus jeune âge.

Le problème est qu'il est extrêmement difficile de vivre de sa plume. Je le découvris à mes dépens. Je passais dix années très difficiles. Serveur dans un café le jour, je tâchais d'écrire la nuit. Après cinq ans de démarches infructueuses auprès des éditeurs, je parvins à intéresser une revue littéraire qui publia quelques-unes de mes nouvelles. Puis plus rien. J'ai reçu des centaines de lettres de refus concernant les manuscrits que j'envoyais.

Un jour de profond désespoir, j'eus enfin une révélation. Je me jetais sur ma machine à écrire (pas encore d'ordinateur à l'époque), et j'écrivis d'une traite ce best-seller qui a fait ma fortune. Le livre a eu un succès planétaire et fut le point de départ

d'une carrière florissante qui m'a mené au panthéon des écrivains vivants.

Je ne sais ce qui m'a fait le plus grand bien du succès ou de la revanche sur les radotages de ma mère, mais, je suis bien obligé de reconnaître la part d'héritage que je m'obstinais à nier. Le cadavre du Führer m'avait pourri mon enfance... Tu comprends maintenant pourquoi j'ai imaginé le monde tel qu'il aurait pu être si Hitler avait gagné la guerre et était resté vivant !

TITRE : Quatrième de couverture

AUTEUR : Christian Bergzoll

Mes racines ne se sont pas nourries aux calligraphies d'un livre sacré. Un livre, peut-être, se nourrira de moi, si la bonne graine pousse dans mon cadavre et qu'un être vivant grandit, condamné à se convertir. En pâte à papier.

Pour mon dernier voyage ? Tiens, je pense en français, c'est important, donc. Chaque mot. D'elle. Dans cette langue. Je m'en souviens. Les Anglais ont inventé mon pays en traçant ses frontières dans les ruines de l'empire ottoman. Les Bolcheviques l'ont fait rêver avec un ersatz de religion révélée, sans Dieu. Les Américains lui ont demandé d'être bouclier anti-intégriste. Le monde entier, en fait, considère qu'Irak vit dans l'erreur, sous la couverture des puits de pétrole ou des bombes. Le monde entier se trompe : mon pays n'existe pas. Quelle que soit la couverture médiatique.

A la pointe sud-est de l'île de Cuba ? Tous, prisonniers d'une logique implacable : un musulman, hors d'une terre d'Islam, devient terroriste potentiel. Tous hors du droit international, tous considérés comme les armes réelles de destruction massive, non récupérables.

Cela permet de manipuler la planète. Leur pardonner d'occulter la vie de tous leurs frères qui veulent vivre dans la plus confondante banalité, dans le plus simple anonymat ? Il faudrait que je trouve le mot, en arabe. Dans quel livre ?

J'ai déplié la couverture que je garde roulée depuis des années, dans mon sac à dos. Chaque mot. D'elle. Chaque mot...

Quand il pleut, la laine est lourde sur les épaules. J'ai dit la laine. Pas la haine. Elle protège un peu. Tu ne me comprends pas ? Tes grands yeux sombres m'interrogent. Le son de ma vieille voix te trouble. Je parle peut-être en chevrotant, comme ton aïeule ?

Prends, te dis-je, c'est pour toi. Je t'ai vu, presque de dos, à la télévision.

Tu ne voulais pas que la caméra te filme. Peut-être es-tu malhonnête. Peut-être es-tu manipulé par un passeur. Par une association humanitaire. Par un journaliste. Tu fais partie du spectacle, à l'heure des repas de mes concitoyens. Moi, je ne regarde jamais le milieu de l'écran, juste les coins : tu y étais. Seul dont les larmes étaient dignes, puisque tu les cachais.

Prends cette couverture ; elle te sera plus utile qu'à Françoise. Ma fille unique. Soixante-treize ans. Avec les yeux

bleus du petit prisonnier allemand qu'on a lynché parce que... Excuse-moi, je radote ; de l'amour ; de l'histoire ancienne. Elle vit dans un désert rouge, en Australie, avec un aborigène. Depuis qu'elle est à la retraite, elle lui a même appris à cuisiner des endives, à mon gendre géant crépu, du côté d'Uluru. Lui, il lui a traduit trente mille ans de cosmogonie essentielle : ils sont riches de poussière divine. Quand ils me téléphonent, dans leur nuit, pour que ce soit le jour chez moi, je suis branchée sur le temps du rêve, c'est comme ça qu'ils appellent les mondes invisibles. Tu ne comprends rien ?

Prends, te dis-je, ça ne servira pas non plus à Janine, la fille unique de Françoise. Parce qu'elle est toute en caramel bien cuit, malgré son demi-siècle bien mûr, ma petite-fille. Elle vit aussi au-delà des mers, dans un hôpital privé de seringues et de pansements, au milieu d'une guerre sans télévision, d'un pays sans nation, d'un État sans règle ni légitimité, sur un continent sans espoir. On est médecin de mère en fille, sais-tu, dans ma famille, c'est comme ça. Prends, n'hésite pas ! Axelle dort, bien loin de sa mère Janine, sous une couette, avec mes édredons par-dessus, ces vieux morceaux de passé qu'on bordait avec les draps. Axelle, entre ébène et bronze, à cause des gènes de son père d'Afrique.

Tutsi ? Hutu ? Je ne suis pas douée pour les langues. Elle est gynécologue de formation, mon ultime descendante ; mais, au Cachemire, elle aide des enfants unijambistes à marcher sur des prothèses en bois qu'elle taille dans les arbres des forêts dévastées. Là-bas, c'est comme ton Kurdistan aride et ravagé : les moignons fleurissent sur les mines que nos pays civilisés ont vendues à tous les belligérants.

Prends, c'est pour toi, petit. Ça ne soignera ni les mycoses de tes pieds, ni la galle, ça ne te rendra pas tous tes doigts, ça.

Je regrette toujours de n'avoir appris aucune des langues principales de cette planète. Je connais juste les langues minoritaires, celles des riches. J'ai su soigner, jadis : ma peine, puis celle des autres, et leurs corps. Je maniais les mots français comme des médicaments. Assez bien, somme toute.

J'ai même écrit un livre, à compte d'auteur. Dans cette belle, noble et riche langue qui dicte avec prétention les droits et devoirs des citoyens du Monde.

Je voyageais souvent, jadis, vers les femmes de ma descendance. Puis j'ai voyagé longtemps, sans illusion, dans les écrans des reportages et des documentaires qui travestissent et manipulent. Je ne regarde presque plus la télévision, c'est vrai ;

juste les coins : Ésope avait raison, bien sûr, ... la langue est la meilleure et la pire des... Ça ne te touche pas, n'est-ce pas, si elle te reste étrangère, la langue...Ah ! Si le silence était d'or...

Ce que j'ai dépensé ! Pour tout expliquer. Prétentieuse que je suis ! Tu n'as même pas idée de la montagne de billets que cela représente dans ta monnaie sans valeur. Si lourd, si douloureux dans ma tête. Nous sommes moins de mille vieilles sorcières à ressasser les horreurs dans le chaudron de nos mémoires. Moins de trente Poilus français, maintenant, tous édentés, chauves, séniles, impotents. Une ruine de souvenirs, en somme.

Moi aussi, tu sais, j'ai fui les bombes. Après le 11 novembre, ce qui restait de ma famille-juste des femmes- m'a assise au sommet d'un tas d'affaires, sur une carriole. J'ai tout raconté : les coolies chinois de nos alliés anglais sont morts bien plus après la guerre que pendant, parce qu'on les envoyait déminer routes, champs, ruines des villages. Les gens du Annam ! Ah ! Qu'ils étaient maigres, sous leurs couvertures, eux aussi, quand on les parquait tous ensemble parce qu'ils volaient, à ceux qui revenaient, les quelques poules ramenées de l'exode !

Nous étions les gens des tonneaux : nos alliés avaient aligné des demi-cylindres métalliques pour nous héberger. Avec porte et

fenêtre de chaque côté, la pluie qui tambourine dessus, les tôles courbes où l'on ne peut même pas accrocher un crucifix. Aucune étincelle d'électricité, tu sais : elle n'est venue qu'en 24. Aucun budget pour reconstruire. Mes sœurs étaient vaillantes ; elles aidaient les ferrailleurs, italiens, déjà, qui recyclaient les tonnes d'acier : une guerre moderne et mondiale qui s'achève, ça laisse sur le champ de bataille des montagnes de carcasses, immense gaspillage qui en a enrichi plus d'un. Tout comme les tailleurs de pierre, avec les monuments aux morts à graver sur toutes les places publiques ! Quels profits ! J'en ai épousé un, qui a bien voulu d'une fille-mère forcenée des études...Il fallait recoudre toute cette chair d'hommes blessés, j'ai fait le deuil de mes deux frères et de mon père et de ce prisonnier lynché qui fut mon ...qui fut... Le deuil. Comme ça.

J'ai raconté le flot blanc des communiantes cernés par la double haie noire des veuves et des orphelins. J'ai même décrit les premiers labours dans la terre dont les Asiatiques avaient ôté les obus : il y a eu des rescapés, manchots ou borgnes souvent, des cultivateurs, devenus fous, parce que le soc de la charrue déterrait plus de tibias et de crânes que de cailloux.

Je te raconte tout ça, petit, pour que tu comprennes le prix de cette couverture : je l'ai gardée en souvenir de ce temps. Dans mon luxueux refuge médicalisé pour mourants en sursis, on l'a même tolérée, cette étoffe usée. Chaude, je te l'assure ; mes jambes marchent encore grâce à elle, qui me les a préservées des courants d'airs des aides-soignantes. Je...

Juste à côté du bénitier de cette église en Calaisis, j'ai doucement levé ma main sans annulaire et l'ai posée sur les lèvres fanées de la très vieille dame penchée vers moi. Pour qu'elle se taise. Pour qu'elle cesse de voyager dans les impasses de sa vie si longue.

Elle a honte de ne pouvoir faire mieux, de ne pouvoir faire plus. Elle a juste eu le temps d'enfiler son manteau. Elle voulait arriver avant l'évacuation. Elle n'a pas encore repris son souffle de presque centenaire.

Doucement, je retire de la poche de la vieille dame étonnée, cet exemplaire annoté, écorné, qu'elle conserve comme un talisman, toujours sur elle, depuis vingt ans, en souvenir de sa tentative d'édition et du bien qu'elle faisait aux patients, et du

bien qu'elle aurait pu faire si tous les va-t-en guerre avaient lu ce plaidoyer pour la paix.

Patient, est-ce maintenant un qualificatif qu'elle doit m'infliger, ou plutôt est-ce moi qui l'impose ?

J'extirpe un crayon que j'ai souvent mâché, certaines heures de trop long jeûne. J'écris des mots : « Merci, Madame. Je ne peux parler votre langue, à cause des gaz, sur mon village et dans ma gorge, pendant la Tempête du désert. Merci pour cette couverture. J'aime votre langue, apprise au lycée, avant. J'aime votre pays, même aujourd'hui.

Un jour, moi aussi je reviendrai chez moi, et j'écrirai, même si ça ne sert à rien. »

Ses mots du millénaire passé sont en moi, doux.

Les miens ? En fait, je n'ai pas encore eu le temps d'écrire. Je suis revenu, dans un avion anglais, avec un uniforme anglais, malgré ma voix et mes doigts manquants. J'accompagne les faux prétextes d'une nouvelle ingérence. L'enfer irakien, j'y collabore.

Ce qui vient d'exploser, à trois mètres de moi, est fabriqué localement. Les humanitaires, comme les militaires, sont étrangers. Les autochtones sont les barbares ? Ces mots,

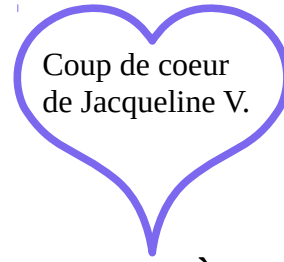
écrits, filmés, diffusés, partout, caricaturent notre réalité, notre vérité.

Quelle femme de cette merveilleuse famille a voyagé jusqu'ici ? A ma rencontre ? Sans le savoir ni le vouloir ? Exerce-t-elle encore ici ? Suffisamment loin de la bombe pour être sauvée ? Suffisamment près pour recueillir mes mots ? Livrer à elle...

Mes maux. Me recoudre, me reconstruire, le pourra-t-elle ?

TITRE : Quelque part ou ailleurs

AUTEUR : Jean-Louis Martin



L'homme remonte la pente.

Il vient de quitter l'orée des sapins et progresse à pas lents et lourds, à découvert. Il tire, traîne, à grand peine deux lourdes valises qui semblent mettre toute leur mauvaise volonté en œuvre, refusant de poursuivre l'ascension à ses côtés. Il est vêtu d'un manteau épais, lourd lui aussi, trop chaud pour la saison, sous le manteau apparaît une veste sur un pull-over, comme s'il avait enfilé tout ce que ses valises ne pouvaient pas contenir. Chaussé de mocassins inadaptés à la marche en montagne il se tord les chevilles à chaque pas il glisse. Il persiste à progresser droit devant lui. S'arrête très souvent pour reprendre son souffle ou caler ses bagages.

Plus haut, appuyé au chambranle de la porte de son chalet, debout dans l'encadrement, les deux mains dans les poches de son pantalon de travail, une paille entre les dents, un demi sourire aux lèvres à l'observation de ce type improbable qui tente de contrarier les logiques de la montagne, un homme, âgé, le visage buriné, le cheveu rare, se tient immobile.

Un chien de berger est assis à ses pieds, la tête inclinée sur le côté, les oreilles à demi dressées, lui aussi semble perplexe.

Le marcheur aux valises s'approche des maisons, hameau semblant en grande partie abandonné.

Sans bouger, mâchouillant toujours un brin d'herbe, celui qui à l'apparence d'un berger attend que l'autre soit à proximité pour l'interpeller.

– Vous l'avez dépassée.

L'homme au lourd manteau s'immobilise de nouveau, perplexe, il tente de retrouver son souffle.

– Qu'est ce que j'ai dépassé ?

– La gare.

– Elle est encore loin ?

– La gare ?

– Non, la frontière.

– Je ne sais pas, je n'ai jamais bien su, peut être que je suis d'un côté, ou peut être de l'autre. Elle passe là, au milieu des maisons, peut être même au milieu de la mienne, allez savoir.

– Enfin !

– Je me demande bien ce que vous faites là ! Vous êtes juste à plusieurs heures de marche de toute civilisation, loin des routes,

accoutré comme en plein hiver, comment avez vous pu arriver jusqu'ici aussi mal chaussé.

– Vous ne suivez pas l'actualité ?

– Si, un peu quand même, de loin.

Le berger accompagne ses mots d'un large geste circulaire désignant l'immensité des montagnes environnantes. Il invite le voyageur à s'asseoir sur le banc posé à l'extérieur du chalet.

– Je ne vous demande pas si vous avez soif, ça se voit.

Il entre dans la bâtisse et ressort avec deux verres et une carafe d'eau fraîche. Il remplit les deux verres en silence. Le voyageur boit avec avidité, d'une traite avant de reprendre la parole.

– Il y a eu ces élections en début d'année.

– Je sais, j'ai voté, pour ce à quoi cela a servi...

– Depuis le nouveau gouvernement a décrété toute une série de mesures liberticides, il cherche à contrôler la presse à grand coups de mesures radicales, a interdit les syndicats, réduit les libertés individuelles, réprime toutes formes de manifestations, les nouveaux maîtres ont brûlé quantité d'œuvres littéraires. Les temps sont durs croyez moi. Il n'est pas exclu que votre liberté les dérange bientôt.

– C'est pour ça que vous quittez le pays ? Qu'y a t-il dans vos valises ? Votre liberté d'expression, des livres séditionnels, des pensées subversives ? Vos économies ?

– Ce que j'ai pu sauver, des livres surtout. Nous sommes des centaines, peut être des milliers à chercher à fuir ainsi.

– Vous n'avez pas trouvé un chemin plus long pour passer la frontière ?

– Un camion m'a déposé au bord de la route en fond de vallée.

Ils ont installé, partout, des contrôles, sur les routes, les chemins, dans les gares. Ceux qui se font prendre sont envoyés directement en prison, leurs biens leur sont confisqués.

– J'ai entendu dire ça, je pensai que c'était très exagéré.

– C'est pire que ce que vous imaginez.

– Maintenant que vous avez atteint la frontière et vu l'état de fatigue dans lequel vous êtes, vous prendrez bien le temps de vous reposer un peu avant de repartir. Les couchages ne manquent pas ici, c'est rustique mais confortable. Il fera nuit bientôt, vous n'allez pas repartir maintenant, je suppose que vous ne savez même pas où aller de l'autre côté.

– C'est vrai, je ne sais pas bien, mais ça ne peut pas être pire qu'ici. Merci pour votre accueil.

– Entrez, nous allons partager le souper et vous m'expliquerez ce qu'il se passe en bas, ce qui peut justifier un tel périple insensé.

Le jour se lève. Les sommets accrochent le soleil. Le berger est levé depuis longtemps déjà, il a fait le tour du village éteint, pour le plaisir, juste pour sentir la fraîcheur du vent sur son visage, le chien à ses côtés. Il pousse la porte du chalet. Le voyageur est assis au bout de la table, il a revêtu son long manteau, il semble prêt à reprendre sa route. Son visage est grave, souffrant.

– Vous ne semblez pas avoir beaucoup dormi, je me trompe ?

– Non, pas beaucoup, un peu sur le matin, je ne cesse de penser à ma famille à ceux que je laisse. J'espère préparer leur venue de l'autre côté dans les meilleures conditions, pourvu que ce soit possible et pas trop long. Ils vont me manquer. J'ai peur qu'ils soient inquiétés, qu'ils paient mon exode.

Le berger s'affaire autour de la cuisinière à bois, il fait réchauffer du café, le sert à son compagnon d'un jour.

Sans un mot celui-ci semble prendre un grand plaisir, éphémère, à déguster cette boisson chaude. Il se lève, serre chaleureusement la main de son hôte, soutenant son regard, puis il saisit ses valises à bout de bras et quitte le chalet, il s'éloigne sans un mot, sans se retourner. Le berger l'accompagne du regard quelques instants. De retour à l'intérieur du chalet, il constate la présence d'un livre posé sur la table, bien en vue : «Le poids du papillon» de Erri De Luca... Il l'ouvre, machinalement, quelques mots sont écrits à la main au dos de la couverture : «vêtu de vent d'Elohim». Il s'assied et lit.

Depuis le passage de l'homme au manteau bien d'autres silhouettes furtives se sont succédées cherchant elles aussi à passer de l'autre côté de la frontière. Des familles, des hommes, des femmes, isolés ou en groupes, de tous âges, de toutes conditions. Le berger fait ce qu'il pense juste, ils les accueille sur la route de leur exil, les réconforte, les réchauffe, rempli leurs assiettes, les voit s'éloigner vers un ailleurs incertain.

Le livre est resté sur la table, bien en vue, les pages sont cornées à force d'être tournées.

Le temps s'écoule.

Jusqu'au jour où, alors qu'il observe le bas de la vallée, un homme arrive dans son dos. Le chien lui fait la fête. Le berger reconnaît le manteau trop chaud quoi que devenu de circonstance en cette fin d'automne, les deux valises trop lourdes.

– Vous !

Le voyageur s'approche en silence, se laisse tomber sur le banc devant le chalet, comme s'il ne l'avait jamais quitté.

Le berger vient s'asseoir à ses côtés.

– J'espérais, je cherchais, un ailleurs meilleur. Mais ce que j'ai trouvé n'y ressemble pas. Les murs sont aussi hauts, les chemins aussi mal pavés, les prairies ne sont pas plus vertes, c'était une illusion. Ceux qui vivent là-bas, comme ceux qui vivent ici, ou ailleurs, ont peur de partager.

Bien sûr il y a des gens comme vous, ni plus ni moins qu'ici.

Alors j'ai décidé de refaire le chemin à l'envers, de rentrer «chez moi» de retrouver ma famille, mes proches et de me battre pour essayer de faire en sorte que les choses changent, de l'intérieur, temps que c'est encore possible, temps que la faim, la misère, n'interdisent pas de penser, de lutter.

Avant qu'un papillon blanc ne vole au dessus de ma tête.

TITRE : Simon et la route de rats

AUTEUR : Eric Deverrewaere

Fiction où nul ne se reconnaîtra. Pas même les rats...

Aujourd'hui c'est la rentrée. Le prof d'histoire est le prof principal.

– Bonjour je m'appelle Annette Delion, mais pour vous, comme pour vos aînés, je serai « Tête de Lion », à cause de ma crinière fauve, de mes coups de griffes et de mes rugissements. Vous comprendrez vite que ce surnom me sied à merveille...

Au fur et à mesure, Tête de Lion a su se faire calme, patiente, parfois même agréable. T'as quand même intérêt à bien connaître les dates sinon...

Ce matin, d'un méchant coup de gueule, elle vient solliciter cette classe de pauvres sixièmes apeurés

– Aujourd'hui je cherche des volontaires... Des élèves qui aiment les recherches, qui savent écrire – ce qui exclut la moitié de cette classe, non ? Pour participer au concours de la Résistance.

Un gamin lève le doigt, mais elle lui dit « Je cherche des enfants qui savent lire et écrire, mon pauvre Benoît je ne parlais donc pas de toi. Chaque année un de mes élèves finit sur le

podium alors cette année, où vous êtes plutôt médiocres, je n'envisage qu'un accessit tout au plus.

Une petite main se lève, toute frêle

– Moi Madame...

– Bien Chloé, Lequel des garçons va combattre à armes égales notre Chloé ?

Nul n'ose lever la main. Quand elle rugit, comme à son habitude

– Froussards, nuls, trouillards, minables, mauviettes !

Le délégué lève la main.

– Enfin ! Simon !, Je n'y croyais plus !

En rentrant à la maison l'enfant est bizarre et fier à la fois «Maman, Papa, je vais participer au concours de la Résistance ».

Les parents, sidérés, ne savent quoi dire. Quand la Maman ose

– Ça consiste en quoi ?

Alors l'enfant se met à décliner l'intérêt de ce concours autour de l'Histoire. Il cite l'autre candidate : Chloé, la déléguée, comme lui. En 6 ème les meilleurs ont encore le courage d'être devant !

Les deux élèves vont chercher des informations, encore et encore. Tête de Lion leur propose des thèmes, des sujets, des

ouvrages à parcourir, au CDI, chez Marianne. Marianne, symbole de la République, dynamique, cultivée, motivée, elle les assiste sans compter. Un jour, Simon, qui a lu tous les ouvrages de la période, va trouver Marianne et lui pose des questions auxquelles elle n'a plus de réponses. Elle l'invite à se rendre à la bibliothèque municipale, lui recommande Rose, Marie Rose, mais tout le monde dit Rose.

Rose est tout le contraire de Marianne, véritable rat de bibliothèque, discrète. Avec ses lunettes fines, sa jupe à carreaux et son chandail d'un autre âge. Mais Rose a le sens de la quête et, aux questions de Simon, elle s'empresse. Elle n'a jamais vu un gamin de son âge lire autant d'ouvrages. Il a droit à six, mais elle lui en laisse prendre le double et tout est rapporté en ordre, propre, jamais annoté. Sinon Rose serait fâchée.

Simon reste de plus en plus tard à la bib'. Il a toujours son carnet à spirales dans lequel il prend des notes. Rose jette un œil, corrige un mot, une date. Simon plonge dans les affres de la guerre. Elle lui présente des livres peu adaptés pour son jeune âge. Il dévore Bernadac et son train de la mort. Les images fortes à travers des textes puissants. Simon découvre l'Horreur.

Un jour Rose propose à Simon de l'accompagner à la Cinémathèque, où ils projettent « Nuit et Brouillard », puis des documentaires d'époque... Ils sont assis côte à côte dans une salle immensément vide. Ceci n'intéresse plus personne. Loin le temps des nazis, loin l'horreur des camps.

Simon a eu droit à un grand pot de pop corn. Rose en est friande. Leurs doigts se mélangent, caramel sucré, se collent. Ils sourient, complices. Simon se cale contre Rose. Dans un documentaire il remarque un homme, désigné comme bienfaiteur de la France de Vichy. Charles Lesca. Et lui, Simon Leskeur, découvre que ce journaliste d'extrême droite a contribué volontairement aux rafles, enlèvements de juifs. Drancy avant Dachau...

Simon sort du cinéma très marqué. Rose le prend dans ses bras, elle qui n'a jamais eu d'enfant, ni même d'amant, se sent l'âme d'une mère, pour la toute première fois.

Simon, lors du repas du soir, questionne ses parents, s'ils ont entendu parler de ces atrocités. Aucun ne répond vraiment.

Tête de Lion veille sur ses deux protégés qui travaillent d'arrache-pied pour ce concours, certaine de remporter les deux premiers prix cette année, mais qui sera devant : Simon ou Chloé ?

Un soir Simon demande à ses parents de dresser l'arbre généalogique de leur famille. Alors les anecdotes fusent, entre l'oncle Léon, qui pétait tout le temps, Noémie qui ne buvait que du whisky. Petit à petit les noms, prénoms, dates et lieux de naissance viennent compléter une page du carnet à spirales. Un arbre qui pousse à l'envers jusqu'au trou. La génération dont on ne sait rien. L'arrière grand-père paternel de Simon serait né à Buenos Aires, Juan Lesker, devenu par erreur de retranscription, Jean Leskeur.

Simon demande à Rose si elle peut trouver l'origine du nom de famille. Elle trouve !

– Leskeur, on remonte au grand-père, né en Argentine mais visiblement ni père ni mère. Orphelin ? Abandonné ?

Simon ne veut y croire. Il râle. Rose arrive à le calmer. Décidément cet enfant la fait fondre. D'ailleurs n'a t'elle pas renouvelé sa garde robe, abandonnant son chandail pour un chemisier boutonné. Sa jupe à carreaux pour un pantalon sobre. A la bibliothèque les collègues se passent le mot « Rose est amoureuse ! ». Et ce Simon avec lequel elle passe tant de temps, ça doit être l'enfant de l'amant, pas possible autrement. Simon lui

demande de retourner au cinéma, elle y va. Il se cale contre elle. Rose est heureuse !

Les parents de Simon trouvent que leur fils leur échappe, de plus en plus. Adolescence, répond le médecin consulté. Il existe en s'opposant. Mais non, Docteur, il ne s'oppose pas, il n'est plus là. C'est sa façon à lui de grandir, ne vous méprenez pas, gardez l'œil, et laissez le évoluer. Chaque repas devient le temps des souvenirs. Sans relâche Simon questionne. Puis il s'éclipse dans sa chambre où il consigne. Rose confirme ou infirme, après recherche aux archives départementales. Marianne ne reconnaît plus sa vieille copine. Tête de Lion ne pense que concours et réussite. Cette année ça devrait être l'apothéose, surtout qu'à Pâques Chloé va visiter, avec ses parents, le KL de Natweiler-Struthof 1 . Un camp de concentration au cœur de l'Alsace...

Simon, grâce au travail acharné de Rose, apprend. Le fameux Lesca, né en 1887, mort en Argentine en 1948, a fait partie de ces personnes très recherchées juste à la fin de la guerre. Il a disparu. Condamné par contumace. Rose avait trouvé le nom donné à la fuite de nazis vers l' 'Amérique Latine« la route des rats »,. Vérifié que ce Lesca est de la famille...

1 KL: Konzentrationslager, soit en français « camp de concentration »

Rose a accueilli Simon chez elle, le premier à franchir la porte de son intimité. Ils avançaient dans les recherches, ensemble. Parfaire la connaissance à travers les textes, les livres, les fiches, les films. Toute la vie avant Simon se dessinait. Il apprenait.

Une nuit Simon a dormi chez Rose. Puis une seconde. Rose avait demandé gentiment aux parents, qui, trouvant la bibliothécaire vieillotte, n’y virent rien à redire. Le père de Simon en profitant même pour inviter son épouse au restaurant. Une soirée en amoureux.

Le carnet de Simon se remplit. Des notes, des évidences. Rose le câline de plus en plus. Pour la première fois de sa vie elle se sent vivre. Tournant quelque peu le dos à sa vie rangée de rat de bibliothèque elle apprend à aimer au-delà des livres. Un matin, sortant de la salle de bains, elle se surprend, en tenue légère, devant le miroir. Elle ferait une bien belle maman... Simon se sentait de mieux en mieux.

La sonnette a résonné chez les parents de Simon. Deux policiers en tenue.

– Désolé, Madame, nous avons une bien mauvaise nouvelle...

La mère, immédiatement, respiration coupée

– Simon ?

– Oui Madame, il a été retrouvé pendu, au Bois

– Quoi ?

Un seul cri qui jamais ne finit. Le père de Simon s'est précipité, a rattrapé son épouse qui chancelait. Vite sur place, vite les constatations. Sous les pieds de Simon une lettre écrite de cette écriture fine qui le caractérisait.

Pardon Maman. Pardon Papa.

J'ai trouvé mes origines, les vôtres aussi et je ne peux supporter l'idée que mon arrière grand-père soit ce Charles Lesca, qui a envoyé des milliers de juifs à la mort, sans un remords. Je ne saurai pas résister. Je n'en aurai jamais la force.

Pardon Chloé de t'abandonner. Jamais je n'ai osé mais sache que je t'aime, comme jamais je n'aimerai plus jamais.

Pardon Rose, toi, ma seconde maman. Si belle devant ton miroir. Tu m'as tant appris, de la vie, en si peu de temps. Tes livres sont les amis chers dont il ne faudra jamais te séparer. J'ai adoré nos moments, rien qu'à nous, le ciné, les goûters, le pop corn et dormir chez toi, où tu me protégeais. Je sais que tu connais Marianne et Tête de Lion, tu leur diras que ma rédaction pour le

concours est prête, je l'ai cachée sous ton oreiller, que tu serres très fort quand tu dors.

La police a fait rapidement le tour des gens cités.

Tête de Lion s'est effondrée. La lionne abattue par Simon, jeune braconnier.

Chloé a refusé de participer au concours. Elle a beaucoup pleuré. Jusqu'à son dernier souffle elle taira cet amour flamboyant. Elle aussi l'aimait. Mais à cet âge là on n'ose pas.

Rose n'a pas tenu. Elle a absorbé une boîte de médicaments, s'est couchée sur son lit, dans ses bras son oreiller. « Simon. Rat je suis, mais pas de ceux que tu as cherchés, rat je meurs et à tout jamais je t'offre mon cœur, à toi, mon Simon. »

Marianne a quitté l'Éducation Nationale pour élever des chèvres dans le Larzac...

Les parents de Simon s'apprêtaient à lui dire que bientôt il serait grand frère. L'arbre allait grandir d'une branche. Dans la nuit, fausse couche et l'arbre Leskeur abattu à tout jamais.

Le Concours de la Résistance a perduré et le thème de l'année n'a pas été choisi au hasard « la route des rats... ».

TITRE : Une poignée de semoule

AUTEUR : Christine Menard

Les mouches bourdonnent dans le soleil vibrant de l'après-midi finissante. Machinalement, Corinne les chasse quand elles se posent sur sa joue, avides de la confiture qui orne ses lèvres. Songeuse, la petite fille se demande comment elle pourrait terminer ses devoirs assez vite pour retrouver la chienne, réfugiée dans la bergerie. La brave gardienne est épuisée d'avoir donné le jour à sept chiots dans la nuit. Elle n'a plus rien à manger et la petite fille est seule dans la ferme.

L'orage gronde au-dessus des massifs de la Maurienne. Il menace de déverser ses trombes d'eau et noyer les champs. Depuis le matin, les parents de Corinne se hâtent de rentrer les ballots de foin, providence de leur bétail pendant la dure saison hivernale. D'habitude, ils trempent les restes de pain dans la soupe pour nourrir leurs chiens. Mais aujourd'hui, l'imminence du désastre leur a fait tout oublier, l'heure du repas, la fatigue. Ils n'ont qu'une préoccupation, la menace du ciel. Anxieux, ils guettent les nuages, qui se regroupent autour de la montagne dans les dernières lueurs du jour.

Quand les premiers éclairs piquent les plus hautes cimes, ils échangent un regard. Ils essaient de ne pas céder au découragement devant les champs parsemés de bottes de paille. La mère redresse son dos douloureux :

- Et la petite, tu crois que ça va aller ?

D'un revers de main, le père écarte l'inquiétude de sa femme :

- Oui, elle peut attendre, elle vient de prendre son goûter, ne t'inquiète pas ! Elle ne risque rien dans la ferme.

Avec une grimace, la mère reprend sa fourche, le front plissé par une angoisse latente. L'air se fait de plus en plus pesant, les nuages ne laissent passer que quelques faibles rais de lumière.

- Dépêchons-nous, alors, avant la nuit.

Ils n'imaginent pas que leur fille a rejoint la chienne. Toutes deux ont entendu le tonnerre, elles ont vu les nuages obscurcir le ciel et les éclairs se rapprocher. Corinne sent son cœur battre plus vite, mais elle ne doit pas laisser la panique l'envahir. La chienne gémit de peur, de désespoir de ne pas pouvoir nourrir ses petits qui se pressent à ses mamelles. Une brusque poussée de vent ébouriffe ses poils, elle se recroqueville autour de sa portée, levant un regard malheureux vers la petite fille.

Dans un sursaut, Corinne décide d'agir. Elle court de la cuisine à la bergerie, le panier à bûches au bras. Elle y entasse les chiots, murmurant des paroles apaisantes à l'oreille de leur mère. Celle-ci a compris, elle pousse le panier avec son museau, de toutes ses forces. Leur équipage atteint avec peine le coin de la cheminée, la chienne s'abat, épuisée par l'effort, comme sa maîtresse.

Que faire ? La soupe n'est pas prête, il n'y a plus de pain ni de lait et ses parents ne reviennent pas. Corinne laisse ses yeux errer sur les maigres étagères de la crédence, noyées dans l'obscurité envahissante. Elles ne recèlent que quelques ouvrages. Bien sûr, ses livres d'école soigneusement recouverts y trônent en bonne place, à côté du "Guide pour la ménagère avisée ". Elle sait qu'elle n'a pas le droit de le prendre, c'est plus qu'une bible pour sa mère. Elle y trouve toutes les réponses aux multiples questions de son quotidien.

Corinne hésite, réfléchit. Elle caresse doucement le tendre museau de sa chienne, fourrage dans la douce fourrure de son cou. Elle fixe le livre, comme s'il avait le pouvoir de remplir la gamelle de sa chienne. Le regard de la chienne est si suppliant, comment y résister ? Avec précautions, elle se saisit du livre, tremblante. Un

papier s'en échappe, une feuille pliée en quatre. Les couleurs vives de ses dessins éclatent sur le carrelage de la cuisine.

Avec appréhension, la fillette examine l'image. C'est le diable, écarlate, grimaçant, celui qu'elle croise chaque matin dans les rues du village, sculptures grotesques ou menaçantes au coin des maisons. Le papier lui rappelle la fête du mois de mai, les costumes soigneusement brodés, la musique dont les notes se renvoyaient leur écho joyeux dans la vallée. Et puis, il y avait cette Italienne aux rides creusées sous son fichu noir. Telle une sorcière bienveillante, elle préparait de la polenta. Une douce odeur de fromage fondu s'échappait de son chaudron. Leur famille était repartie avec de la semoule et la recette inscrite en belles lettres rondes sur la feuille. Depuis, les précieux grains étaient restés enfermés dans l'armoire, dans l'attente d'une fête.

Un profond soupir de la chienne achève de décider la petite fille. Vite, elle sort les ingrédients, elle pose la casserole sur les braises, elle jette la fine semoule dans l'eau bouillante, une louche de crème, c'est prêt. Soulagée, Corinne observe les grandes lampées de la chienne. Ses chiots sont sans pitié, ils se précipitent sur son flanc, la harcèlent, têtent goulûment. Repus, tous

s'endorment aux pieds de la fillette, qui s'effondre sur une chaise, le souffle court et les idées en désordre.

La nuit est tombée, de grosses gouttes mitraillent les gouttières, des pas lourds sur le seuil annoncent le retour de ses parents. Corinne s'affole, elle réalise qu'elle n'aurait pas dû prendre le livre, ni faire cuire la semoule. Elle rentre misérablement les épaules, se prépare aux remontrances. En plus, ses parents semblent épuisés, ils doivent être de mauvaise humeur. Justement, sa mère se précipite vers la table, son visage crispé n'augure rien de bon. La fillette avance timidement :

- Je sais que je n'aurais pas dû, je vais vous expliquer...

Le père s'installe avec un demi-sourire :

- Tout à l'heure ! Pour l'instant, puisque tu sais la faire, tu vas nous préparer une polenta. Et vite, on a faim !

Mais la petite fille a eu trop peur, ses mains tremblent, elle renverse le paquet. Elle sent sa mère lui prendre doucement des mains la casserole.

- Va t'asseoir, je m'en occupe. Dès demain, je t'apprendrai les secrets de mon guide.

Pendant le repas, Corinne surprend les regards de ses parents. Ils lui semblent plus attentifs qu'à l'habitude, ils

s'attardent sur elle. Elle n'ose pas se détendre, manifester son soulagement, se réjouir du bien-être de la chienne. Elle craint encore d'être punie de sa désobéissance et se réfugie dans son lit. Une sarabande de sorcières et de diables fourchus lui tient compagnie. Le petit matin la trouve inquiète, énervée, elle tourne en rond dans la cuisine. Le sourire de ses parents peine à la rassurer, leur pardon lui semble anormal. Elle est distraite en classe, répond de travers au maître, reste dans un coin de la cour de récréation. De retour à la ferme, son goûter l'attend sur la table, ses parents l'entourent.

– On a vu hier que tu te débrouillais très bien et que tu savais prendre soin de la chienne. Alors on a décidé qu'après l'été, tu irais étudier à la ville dans une bonne école.

Le visage de la petite fille se ferme, elle veut protester, rester dans le terrain de jeux sans limite offert par la montagne, continuer à courir dans les sentiers, vivre libre. Mais un regard de son père l'arrête.

– Et tu vas pouvoir garder le chiot qui te plaît dans la portée, tu l'as bien mérité.

Heureuse de l'approbation de ses parents, Corinne sent les larmes affleurer ses paupières. La gorge serrée, elle se jette à leur cou.

– Merci, merci, c'est tout ce qu'elle parvient à balbutier. Ses parents ont compris, leurs efforts n'ont pas été vains.

TITRE : Voyage urbi et orbi

AUTEUR : Jean-François Schwaiger

- Je reviens de Gstaad, la station la plus sélecte de la confédération helvétique, lança fièrement Sheila.

Ses invitées se tournèrent vers elle. Sheila avait produit son petit effet.

- Leurs hôtels cinq étoiles, leurs boutiques de haute couture, leurs joailliers, mes amies tout là-bas est exceptionnel. Et que du beau linge sur les pistes de ski.

- Tu as rencontré des stars ?

- Évidemment ! Attendez, je vous montre les photos.

Alors que toutes ses amies piaillaient devant tel acteur ou tel chanteur, Sheila vit que Lara regardait mais sans grand enthousiasme. La voir avec ces célébrités ne lui faisait visiblement ni chaud, ni froid. Jamais elle ne pourrait aller dans cette station de la haute société internationale, cet ailleurs lui serait fermé.

- Mais j'y pense ma petite Lara, tu devrais tenter ta chance comme caissière là-bas.

Les invitées se tournèrent vers Lara. Ainsi la cousine de Sheila était simple caissière. Tout s'expliquait rien qu'à voir sa

tenue vestimentaire. C'est sûr qu'elle ne portait ni du Lacroix, ni du Alexandre Vauthier.

- As-tu déjà été en Suisse ? demanda Sheila.

Lara ne vit pas la perfidie de la question.

- Oui j'ai déjà eu la chance de m'y rendre, répondit très gentiment Lara alors que le serveur venait déposer la carte des menus sur la table. Je n'ai malheureusement pas de photos à vous montrer. Chères amies, avez-vous entendu le bruit du vent dans les sapins ? Et se régaler de lait de chèvre et de fromage fermier. Que de moments agréables, j'ai passé dans les Alpes suisses.

- Mesdames, avez-vous choisi ? demanda le serveur.

Sheila profita de cet interlude pour reprendre la parole. Sa pique n'avait pas tout-à-fait eu l'effet escompté.

- C'est moi qui régale.

Lara et le serveur virent que Sheila n'avait pas ouvert la carte.

- Qu'as-tu choisi très chère, demanda Sheila à sa voisine de droite.

- J'opte pour un velouté de butternut et un wok de nouilles avec poulet et légumes.

- Fantastique, je vais prendre comme toi, affirma Sheila.

- Moi, je connais déjà la tarte aux poireaux avec chèvre. Et la tartiflette ne me tente pas. Je prends aussi le wok, indiqua la voisine de gauche.

Les autres convives passèrent commande. Il ne restait plus que Lara.

- Et vous madame ? demanda le garçon.

- Du chèvre et de la tartiflette, ai-je bien entendu ? demanda Sheila. Mais prends donc ce menu, Lara, ça te rappellera la Suisse.

- Oui, tu as raison. Merci de m'avoir aidé. Ce n'est pas toujours facile de choisir.

- À qui le dis-tu ? Je me rappelle quand je faisais les magasins à Beverly Hills en plein Rodéo drive, ça m'avait complètement épuisé.

Le serveur s'éloigna tandis que les mots Beverly Hills et Rodéo drive avaient fait mouche. Ses amies bavaient littéralement de jalousie. Le serveur lui remit la carte des vins et continua son service aux autres tables.

- Oui, j'ai même été à une « première » en limousine, précisa-t-elle en survolant la carte des vins.

- La chance, s'extasia sa voisine de droite tandis que les autres buvaient ses paroles.

Sheila fit signe au serveur de venir.

- Nous prendrons un sancerre, mon ami.

- Ce vin n'est pas sur la carte, chère Madame.

Sheila ne voulait pas perdre la face devant ses invitées et ajouta : « pardonnez-moi très cher. C'est encore le décalage horaire. C'est quand même la vingt-troisième fois que je me rends en République Dominicaine. Je vous laisse choisir.

- Bien Madame.

Et les questions alternaient entre les plages dominicaines et Hollywood. Le serveur revint avec le cru qu'il avait sélectionné et apporta les plats. Elle voulait leur en mettre plein la vue. C'était pleinement réussi. Sauf sur sa petite ouvrière de cousine par alliance. De par sa situation, elle aurait dû être la première à se pâmer. Jamais elle n'aurait les moyens de se rendre aux USA.

- Mmm, c'est délicieux. Au fait, Lara, tu as déjà été en Amérique du nord ? lui demanda-t-elle perfidement.

Le serveur apporta une autre bouteille et tout le monde faisait honneur aux plats et à l'excellent vin.

- On peut dire que j'ai fait un circuit. Sur la trace des pionniers. Partir en chariots bâchés, c'était quelque chose.

- Tu veux dire que tu as traversé l'océan, fait des heures d'avion pour faire de la roulotte, demanda-t-elle avec une sorte de dédain. Mais qu'elle est drôle.

- Non, je n'ai pas dit ça ! Les pionniers...

- Allez, ma chérie. Tu ennues tout le monde. Ça n'intéresse personne Lara.

- Oh mais non, ça m'intéresse, dit la voisine de droite de Sheila. Racontez-moi un petit peu cette histoire de pionniers.

- J'étais dans le Minnesota, le Kansas et les États alentours. Les colons allaient s'installer dans l'Ouest grâce au Homestead Act. Elle permettait aux familles contre une somme minime d'acheter du terrain et d'en devenir propriétaire au bout de cinq ans. Mais tout n'était pas facile. Saviez-vous que...

Lara vit le regard mauvais de Sheila.

- Oh mais je parle, je parle et je me rends compte que je vole la vedette à notre chère hôtesse sans qui nous ne passerions pas un aussi bon moment.

- Oui, en effet Lara. C'était passionnant cette histoire de pionniers. Des aventuriers. On dit qu'ils chantaient beaucoup.

Le serveur vint débarrasser.

- À propos de chant, cela me rappelle qu'il faut que je vous fasse écouter les chœurs de l'armée rouge. Je voulais absolument les entendre mais dans le pays.

- Tu y es allée comme ça sur un coup de tête ? lui demanda sa voisine de droite qui venait déjà d'oublier les colons américains.

- Un caprice ma chérie. J'en avais envie. Et en plus, les boutiques duty-free sont à tomber par terre. Quant à leur caviar...

Le serveur arriva avec la carte des desserts. Chaque dessert était représenté en photo, un rendu esthétique indéniable.

- La Russie, j'y suis déjà allée, dit Laura.

Elle parla de son voyage, de ce qu'on appelait l'âme russe, des vastes plaines, de la Neva, de Saint-Pétersbourg, de l'amour qu'on ressentait plus chaud malgré le froid alors que la plupart des hôtes écoutaient Sheila parler de sa dernière croisière et qu'elle était invitée à la table du capitaine tous les jours. Les autres passagères étaient folles de jalousie. Lara continua à raconter la Russie et au mot bal une nouvelle fois, Lara eût l'attention de toute la tablée.

- Comme nous parlons d'un pays de glace, je prendrai cette glace, dit fortement Sheila en la pointant du doigt.

- Bien Madame.

Elle rappelait ainsi à l'ordre ses amies. Lara n'avait été invitée que pour représenter la place du pauvre. Le serveur s'en alla en cuisine.

- Je constate que vous avez beaucoup voyagé toutes les deux. Cette envie d'ailleurs peut se comprendre. Mais ne trouvez-vous pas que nous avons le plus beau pays du monde ? dit une des convives.

- C'est vrai. La France est superbe, répondit Lara.

- Quand j'étais à Paris sur la plus belle avenue du monde, je me sentais fière d'appartenir à ce symbole français de la mode et du luxe, annonça Sheila.

Lara éternua à ce moment. Elle se leva de table et se dirigea vers les toilettes. Après s'être soigneusement lavé les mains, elle sortit et se retrouva nez-à-nez avec le serveur.

- Le hasard a voulu que je sois toujours près de vous pendant vos pérégrinations. Vous n'avez jamais été physiquement dans ces pays, n'est-ce pas ? demanda-t-il sûr de lui.

- Je ne dirais pas le contraire. Mais elle ne m'a jamais laissé ajouter cette précision, dit-elle effrayée qu'il ne révèle son secret.

- Vous parliez bien de Heidi, d'Anna Karanénine et de Laura Ingalls ?

- Oui !

- Et vous auriez aussi pu continuer ce petit jeu en France avec par exemple la Provence de Marcel Pagnol ou l'aiguille creuse d'Arsène Lupin à Étretat. Et bien d'autres auteurs.

- C'est vrai.

Elle soupira et baissa les yeux. Si le serveur avait tout découvert, les autres finiraient aussi par trouver son subterfuge.

- Rassurez-vous, je ne vais rien dire. Je lis moi aussi. Par contre, de par mon métier, j'observe beaucoup et j'ai remarqué quelque chose. Votre cousine, toute riche qu'elle est, n'a vraiment pas été chic avec vous.

- L'aisance que procure l'argent. Elle détestait l'école à ce qu'on m'a dit. Alors moi qui malgré mes diplômes ne suis que simple caissière...

- Une petite leçon s'impose, vous ne pensez pas ?

- Comment ça ?

- Je vous explique.

Le serveur lui rappela l'incident du vin, la commande du plat et du dessert.

- Je ne peux pas faire ça. Même si elle le mérite. Elle ne se relèverait pas d'une humiliation pareille.

Et elle retrouva sa table où Sheila parlait de ses dernières acquisitions. Le serveur arriva avec les différents desserts et servit Sheila en dernier. Il se tourna vers elle.

- Madame, le célèbre bijoutier de la place Vendôme a remarqué que vous portiez une de ses créations. Il tient absolument à vous remercier de mettre sa parure en telle valeur. Il serait heureux de vous convier dans le salon réservé aux personnes de votre rang.

Sheila n'en pouvait plus tellement elle se sentait flattée. Elle caressa la superbe parure.

- Il m'a demandé, chère Madame, de vous remettre ce pli et de le lire à haute voix avant d'aller le rejoindre.

- C'est trop d'honneur. J'y vais de ce pas. Je reviens très vite mes amies.

- Non Madame, il a été très strict. Vous devez lire ce pli à haute voix avant. Vos invitées sont également concernées.

- Voyons, c'est ridicule.

- Il a lourdement insisté.

- Allez Sheila, ne fais pas ta timide. Lis ce mot, l'encouragea sa voisine de droite.

- Ma voix est un peu éraillée. Tiens Lara, lis-le !

Lara fit non de la tête. Le serveur tenait toujours le mot. Sheila transpirait de panique. Tout l'argent du monde ne pourrait empêcher sa disgrâce. Elle aurait tout donné pour être ailleurs. Son secret allait éclater au grand jour. Ses amies se feraient une joie de tout colporter à leurs connaissances communes. Elle prit le mot et buta sur presque chaque mot. Le serveur avait frappé juste. La cousine de Lara savait à peine lire...

TITRE : Vrilles

AUTEUR : Déborah Dodge



Quand Enzo Matera sortait du Tunnel de Fréjus et qu'il commençait la descente vers Modane, l'image des véhicules, des poids lourds, des camping cars, des camionnettes, des motos et des voitures lui faisait toujours penser aux colonnes de fourmis qu'il observait à l'âge de cinq ans dans le jardin de sa grand-mère, allant entre le poulailler et les vieilles souches. Mais aujourd'hui à trente ans, il savait qu'il n'était plus tout puissant.

Il en avait bavé pour arriver là : chauffeur poids lourd international en CDI pour la réputée compagnie de la vallée. Car, l'école n'avait pas été son truc. Il préférait rêver de la vie de fourmis sous la terre, des histoires de son héros Sandokan ou des parfums de polenta de la cuisine de sa grand-mère. En primaire il devait affronter le surnom « Enzo le Gonzo », au collège il a vite été orienté vers le lycée technique. Il a eu son brevet et un CAP de mécanicien et il a pu travailler dès 18 ans dans un garage. Mais « la crise » et les restructurations à la fin du XXIème siècle ont fait qu'il s'est retrouvé à Pôle Emploi.

Le « Pôle Arctique » il disait. S'ensuivirent 3 ans de chômage, de pseudo formations, de bilans de compétence. Puis un

beau jour des retrouvailles avec son meilleur copain d'enfance devenu entraîneur de foot bénévole mais aussi syndicaliste dans l'entreprise de transport, il décroche d'abord un stage puis un CDD et depuis 2 ans un CDI. Bilingue français italien et capable de tout faire : conduire, décharger, réparer, négocier, cuisiner, il s'est petit à petit fait de la solitude du camionneur (oui, il n'y avait pas encore beaucoup de camionneuses) des heures seul sur les autoroutes de la France et l'Italie, la vie de fourmi dans la grande procession des cols et tunnels.

Finalement cette vie de caboteur à la Sandokan ne lui déplaisait pas.

Oui, même au volant d'un semi-remorque de 26 tonnes il savait qu'il n'était pas tout puissant : les règlements européens, les limitations de vitesse, les risques d'accident, le suivi GPS et le fait d'être un dans la fleuve ininterrompu de Bari à Amsterdam, de Hambourg aux vastes ports de containers de Salerne, Catane ou Palerme, il avait la juste dimension de sa vie.

Sa grand-mère disait toujours « je navigue dans une mer inconnue ». Elle pouvait citer beaucoup de vers de Dante, et aussi les mots de Bella Ciao, gravés dans sa mémoire. Elle était elle même la fille d'antifascistes italiens réfugiés en Maurienne en

1942 et qui n'ont jamais renoncé à leurs idéaux. Elle est décédée il y a 18 mois d'un cancer. Sa fille Valentina (prénom choisit en honneur de la première femme astronaute de l'union soviétique), la mère d'Enzo, a maintenu le flambeau par des activités syndicales et bénévoles, tout en élevant Enzo seule après son divorce.

Quant à son père, Guido Matera, Enzo ne doutait pas qu'il l'aimait mais il n'a jamais pu recoller l'espace qui s'est creusé entre eux. Si ses parents ont divorcé, c'était à l'initiative de Valentina qui n'en pouvait plus des absences de Guido : d'abord sa passion pour la neige qui en devint une telle « drogue » qu'il n'avait jamais aidé dans les premiers années de la vie d'Enzo. Ils vivaient à trois dans un studio au Karellis et Valentina descendait tous les jours avec Enzo à la crèche puis à son travail pendant que Guido suivait sa passion en étant perchman puis moniteur puis directeur de l'école de ski. Après le divorce il s'est reconverti en agent immobilier et il a réussi grâce a cette amour de la montagne et de la neige.

Donc Enzo se plaisait dans son rôle de navigateur, de camionnate de l'astroroute. Surtout aujourd'hui car il allait retrouver Louise à Loos-en-Gohelle. Dans 9 heures ils fêteront leur retrouvailles.

Louise qui l'a foudroyé la première fois qu'il l'a vu. Elle s'était installée avec son camion de pizza sur le parking de la grande surface à St Avre. Un jour de lessive au lavomatique du supermarché installé pour les chauffeurs poids lourds internationaux, lui qui ne mangeait jamais des pizzas sur la route, trop déçu des pâles copies de celles de son enfance, s'aventura vers le camion pizza attiré par l'odeur vraiment napolitaine.

Oui, c'était écrit qu'ils devaient se rencontrer car Louise, une jeune femme déterminée, indépendante, sans aucun lien apparenté avec la vallée, qui n'aimait même pas le snow board ni le biathlon ni les via ferratas, qui dormait dans sa camionnette pour joindre les deux bouts, Louise semble avoir été aussi éprise par Enzo. Cet nuit là ils ont été accueillis chez Valentina. Mais leur idylle passionné fait de rencontres volées au temps nécessaire pour travailler sur les routes pour lui et aux fourneaux pour elle, n'a pas pu résister.

Dès l'arrivé de l'hiver Louise est repartie à Loos déprimée et affaiblie. Malgré ou peut être parce que ses pizzas sont vite devenues réputées, Elle en vendait certains vendredi et samedi soir plus de cent, ce qui assuraient un seuil de confort . Elle a été rattrapée par les normes européennes, les règlements sur le

stationnement et par le prix de la farine qui ne cessait de grimper.

De plus son père était malade et sa mère la suppliait de revenir.

Après, s'en est suivi une période difficile pour Enzo. Il supportait de moins en moins de « ramer » sans pouvoir être avec Louise. Il était affecté à des transports réguliers entre Turin et la zone de frêt de l'aéroport St Exupery sans pouvoir aller dans le Nord. En plus de son état de désespoir de Louise, sa peur de reproduire le même erreur que son père, il lui fallait passer devant l'abominable centre de rétention de l'aéroport, avec ses barbelés et béton.

Puis le ciel s'est éclairci. Sa demande du trajet vers Calais a été acceptée. Pour Louise cela avait été une preuve de son amour pour elle. Ils pouvaient commencer à faire des projets de vie commune à Loos. « Nous allons jeter nos vrilles sur les terrils », disaient-ils.

Bien sûr les adieux aux parents et amis ont été poignants, mais Enzo avait déjà pris ses ailes depuis plusieurs années et tous connaissaient les contraintes de son métier, et sa fidélité à

Louise.

Et entre racines et vrilles se sont les vrilles qui gagnent, n'est ce pas ?

Il a quitté le Terminal Intermodal de Barouchat à l'heure, à 8 heures du matin et ironie du sort, avec un chargement de pâtes. C'est donc ainsi qu'il quittait la vallée et tournait le dos aux montagnes.

Son esprit entier focalisé sur les retrouvailles imminentes.

Tellement content qu'il n'a pas pu s'empêcher de chanter à haute voix « bella ciao, bella ciao un jour viendra où nous travaillerons en liberté ». Et au passager allongé dans sa couchette il déclara « et tu seras à Calais ce soir, Ahmed ».

RÈGLEMENT

Des racines et des livres

L'Association Le Colporteur, organisatrice du 29^{ème} Salon du Livre d'Hermione (13 et 14 octobre 2018), vous invite à participer au **concours d'écriture de nouvelles autour du thème : «Des racines et des livres »**(ou l'influence de l'immigration italienne sur la culture mauriennaise), organisé en partenariat avec la Fourmilière de Saint-Jean-de-Maurienne (centre social).

Règlement :

- Le concours est ouvert du 1^{er} mars au 31 juillet 2018
- La participation au concours est libre
- Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge
- Une catégorie « Jeunes de moins de 16 ans » peut être créée en fonction du nombre de nouvelles reçues
- Les œuvres doivent impérativement parvenir aux organisateurs **avant le 31 juillet 2018, minuit**
- Chaque participant ne peut présenter qu'une seule œuvre
- Une œuvre peut être collective
- Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 3 pages, soit 135 lignes, soit 10 000 caractères (espaces compris)
- L'œuvre doit être rédigée en police arial de taille 12, interligne 1,5, marges 1 cm
- Le non-respect des points 8 et 9 entraînera un classement de l'œuvre hors concours
- L'œuvre doit être envoyée en **format papier et informatique** par mail aux adresses indiquées ci-dessous
- Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif
- Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle

- Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné d'une feuille volante sur laquelle seront inscrits :
le nom et les coordonnées de l'auteur, la mention « moins de 16 ans » ou « plus de 16 ans » le cas échéant, ainsi que le titre de la nouvelle
- Un jury récompensera les auteurs des œuvres les plus appréciées lors de la remise des prix le dimanche 14 octobre au Salon du Livre d'Hermillon

Les critères de notation retenus sont : le respect des règles de langue (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, la prise en compte de la thématique, la qualité des personnages, la qualité de la chute, l'impression générale

Œuvres à envoyer avant le 31 juillet 2018 à :

Association Le Colporteur
564 route de la cascade
73300 HERMILLON
salon@hermillon.net

RENSEIGNEMENTS AU 04 79 59 64 82 ET

SALON@HERMILLON.NET

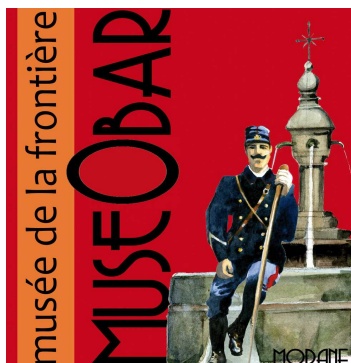
REMERCIEMENTS

L'association Le colporteur tient à remercier

- ➔ Les auteurs des nouvelles,
- ➔ Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- ➔ La mairie d'Hermillon
- ➔ M. Alberto Bertoni, Consul général d'Italie (parrain du Salon du Livre 2018),
- ➔ La Fourmilière de Saint-Jean-de-Maurienne et particulièrement Marine pour son appui et soutien,



- ➔ Le muséobar, musée de la frontière de Modane pour le partage des documents et leurs retours d'expériences.



L'Italie, qui représente aujourd'hui le rêve pour beaucoup de personnes provenant des pays les plus pauvres du monde, a été elle-même pendant longtemps une terre de départs et d'adieux. A partir de la deuxième moitié du XIX siècle, des milliers d'italiens ont en fait quitté leurs villes d'origine pour s'établir en France, poussés par l'envie de s'acquitter de la misère et de donner une chance de futur à leurs enfants. C'étaient surtout des ouvriers, des maçons, des mineurs, mais aussi des artisans, des artistes, des commerçants ; des milliers d'individus, porteurs chacun d'une culture et d'une tradition, désireux de ne pas perdre leurs racines, mais pleinement conscients de la nécessité de s'intégrer dans le pays qui les accueillait et rendait possible leur rêve d'une vie meilleure.

On sait bien que le chemin pour l'intégration n'a pas été facile ; pourtant, malgré les préjugés et l'émargination qui parfois les entouraient, les italiens ont continué à émigrer en France, notamment dans les régions frontalières, dépassant vite leur rôle de gardiens nostalgiques de la tradition pour devenir des hommes et des femmes enthousiastes et motivés, prêts à saisir toutes les opportunités que le pays d'adoption leur offrait. Voilà donc que, pendant des décennies, les ressortissants italiens ont constitué la communauté étrangère la plus nombreuse en France, ce qui leur a permis d'y laisser des traces profondes et indéniables dans la manière de vivre, la mode, la cuisine, les arts , l'innovation scientifique et technologique.

C'est donc pour moi un plaisir et un grand honneur de pouvoir être parrain d'un Salon du Livre qui met à l'honneur le thème des *racines*, ces racines qui ne peuvent et ne doivent pas être oubliées, mais qui prennent du sens seulement là où elles donnent naissance à quelque chose de durable, à un monde où la diversité est une richesse et la mixité des langues et des cultures une valeur fondamentale.

Alberto BERTONI
Consul général d'Italie

